

« *Un instant,  
court instant,  
un crachat dans le néant,  
juste pour pouvoir dormir enfin  
d'un sommeil de plomb... »*

Mano Solo

À ceux qui m'ont ôté des  
bras d'une muse ténébreuse.

À Tayeb, je dédie ce recueil, pour  
ces violences respectueuses qu'il  
appliqua à mon arrière train en temps  
voulus.

À Beubeu je dédie le personnage de  
*M. Dowin*, dont j'espère qu'il  
partagera la pleine vie et non la mort.

À Crapouille, *extraits de Mort*, parce  
qu'il m'a mis en face de ça.

À Stéphane, *vie et mort d'une ange*,  
parce qu'il en est un et que je l'ai  
démasqué.

À Lord Viking, *Tirade aux démons*,  
sachant qu'il serait bien capable de  
la faire à son heure.

À Antoine, *Shizo-accomplissement*,  
car il est le seul à l'avoir lue mieux  
que je ne l'ai écrite.

Merci.

## SOMMAIRE

- p. 02 - **Transformations**  
*Pour changer un peu...*
- p. 11 - **Menace**  
*Pour les suspicieux...*
- p. 14 - **Vie et mort d'un ange**  
*Pour la poésie...*
- p. 21 - **Extraits de Mort**  
*Pour les moins jeunes...*
- p. 36 - **L'esprit partagé de Faenne Clorun**  
*Pour les couples tristes...*
- p. 42 - **La vie éternelle de M. Dowin**  
*Pour ceux qui croient...*
- p. 48 - **Tirade aux démons...**  
*Pour le panache...*
- p. 53 - **Schizo-accomplissement**  
*Pour esprits retors...*
- p. 60 - **En conclusion**  
*Pour l'espoir.*

# Transformations

J'y pense encore parfois. Comme une vieille colère dans la brume du temps. Mes sentiments estompés, je les sens tapis derrière ma raison prêts à bondir au moment opportun.

Je ne sais s'ils se sont renforcés ou affaiblis. Je sais qu'ils ne dorment que d'un œil. Les événements de ma vie composent le tissu de leur prison, une prison de coton, étouffant le bruissement du mal. Mais je sais aussi que pour une pointe effilée, aucune épaisseur de coton au monde n'est un obstacle.

La blessure était béante. L'âme a perdu beaucoup de sang à l'époque. Il n'y a plus autant d'esthétique à mes yeux, plus de souplesse à mon cœur.

Là s'arrêtent les images faciles. Pour expressives qu'elle sont, elles ne montrent pas combien les choses ont pu marquer ma vie.

Il y a pire sans doute. Mais c'est mon pire à moi ; il me suffit. C'est comme ces gens qui vous font remarquer que votre jambe cassée, *« ce n'est rien, regarde, il y a des types en fauteuil roulant »*. Je m'en fous, moi, des types en fauteuil roulant, j'ai une jambe cassée et ça fait chier, et ça fait mal, et il y a aussi des tas de types qui n'ont jamais été malades de leur vie.

*« Ne pleure pas, mon petit ; ce n'est rien »*. Toute notre vie, on n'ose plus pleurer. Et Dieu sait qu'on en aurait besoin parfois. On nous explique, ni plus ni moins, qu'être adulte, c'est devenir inhumain. Qu'être fort, c'est être sourd.

Résultat : des psy qui coûtent une fortune, la mort dans l'âme, parce que c'est honteux d'aller parler à un inconnu de ses petits tracas.

Si vous êtes un peu informé de ces choses, vous vous saurez condamné à reproduire les mêmes erreurs avec vos propres enfants.

Nous vivons dans un monde complètement surréaliste. Un monde où les femmes prônent le respect et, pour autant, méprisent les hommes et bafouent leur amour. D'ailleurs, elles se haïssent et se jalouent les unes les autres.

À côté de ça, il vaut mieux ne plus rien dire à personne si l'on veut être « de bonne compagnie ». Rien d'autre que des phrases télévisées, quelques brèves de comptoirs... Et là aussi, on est dans l'hypocrisie de croire qu'il faut être sage, propre, pour pouvoir donner des leçons. Si c'était le cas, le monde n'avancerait pas. D'ailleurs, avance-t-il ?

À chaque pensée qui me traverse, à chaque ombre qui passe sous mes yeux, la colère grogne du fond de sa prison. C'est la même. Je n'ai qu'une seule colère de cette blessure si profonde. C'est là qu'elle est apparue, c'est pendant les premiers mois qu'elle a grandi en parasite sur mes chairs ouvertes, et puis c'est là encore qu'elle hiberne, dans le désert de mes affections.

Elle me semble si éloignée de moi. Je veux dire qu'elle ne me ressemble pas. Je n'ai jamais voulu d'elle, elle n'est pas moi. M'a-t-elle aidé ? Si c'est le cas, je ne l'ai pas su.

Combien de fois ai-je préféré fuir plutôt que de la voir surgir ?

Cette colère est en moi, comme un moteur puissant, dont la pollution pue tant que je n'ai jamais voulu même tenter de l'allumer. Je ne me savais pas écolo.

Depuis l'histoire en question, les gens me dégoûtent. Je ne sais plus les voir brailler dans leur langue mal baisée d'esprits restreints. Ils me semblent tous atrophiés, monstrueux, dans leur intelligence unidirectionnelle, égoïste, plaintive. Ils ne voient et

n'entendent que ce qu'ils veulent. Et ils ne sont pas gourmands. Ils n'aiment pas apprendre. Trop difficile.

La majorité voit dans un livre un amas de bouts de papiers, des griffonnages dessus. Ça rapproche tout de même franchement le livre du papier toilette. D'ailleurs, ce que le livre leur apporte n'est pas vraiment différent. Ils se torchent les idées avec. Ils enlèvent quelques doutes comme de la merde. Parce qu'ils croient y voir des réponses, et évitent d'entendre l'auteur hurlant ses questions.

Moi je lis. Lentement. J'écoute le livre, je prête une voix à l'auteur. Je lis et pèse chaque mot. S'il le faut, je passe du temps à endosser la peau que me proposent les pages. Avec cette peau, je vis dans et pour le contenu du livre. Son système se fait mien, et je pense dès lors comme « à la manière de ». Lorsque la dernière page me glisse enfin des doigts, je continue de vivre dans ce système afin d'en voir les répercussions dans ma vie courante. Je continue la lecture. Quelques chapitres sont de ma main. Puis, ayant pesé et jugé ce qui me faisait peut-être violence, j'adapte ma pensée.

Beaucoup disent avoir compris. Ils n'ont souvent que rangé au plus vite les phrases, rangé aux oubliettes sitôt lues. C'est entre autres choses une bonne raison de mépriser les gens. Non contents d'être cons et inconscients, méchants et insensibles, ils sont en plus incapables de mesurer les mots qui composent leur conversation. Comment pourraient-ils se comprendre ? Comment arriver à éviter une guerre sans avoir à faire un dessin ?

Alors, parfois, écrasé par mes pulsions furieuses, prenant peur, peur des destructions qui sont à ma portée, je préfère aller m'anesthésier dans un bar. Là, je bois, je me laisse envahir par la déchéance des gens. Ils me rassurent de toute leur connerie. L'alcool me donne de les comprendre, de rire d'eux, de pleurer d'eux aussi. Je meurs un peu, je deviens le vaisseau d'autres

colères, et ivre de médiocrité, je rentre, incapable de dormir sans avoir bourré mes oreilles de musique.

La musique et l'humour. La recette miracle. Les deux dans le jazz. Celui qu'on entend dans des salles enfumées, habitées d'ombres glauques errant dans une atmosphère chargée de luxueux alcools, débauchée au cigare. Là, dans cette cave tapissée de confort mou, au milieu, ou dans le coin qui sert de scène, là, les musiciens exhibent leur jouissance. C'est obscène. Peu importe. Les âmes présentes ont admis depuis longtemps leur voyeurisme.

Alors le monde est laid. Et j'admire ceux qui le trouvent beau. Ils baignent dans un placenta d'ignorance dont nul évènement n'a pu les déloger. C'est fabuleux. C'est enviable.

À quoi bon être intelligent. À quoi bon être clairvoyant. Par le savoir, on se condamne à ne plus connaître le contentement. Le contentement ce petit bonheur au rabais tellement durable...

Alors quoi ? Ai-je eu le choix ? Quelle saloperie m'a contaminé et quand ? Je ne puis qu'accuser encore cet évènement, ce « traumatisme » comme ils disent.

Le monde est laid. Le fait qu'il soit le seul monde autour de moi n'y arrange rien. Ce sont des gens comme moi qui ont eu besoin d'inventer le paradis. Et quelle plus intelligente invention que de le faire gouverner par un dieu d'amour.

L'amour...

S'il était aussi pur que celui que l'on prête à Dieu, il nous inspirerait le pardon, la compréhension. La tendresse, le don, la réciprocité. Mais il n'en est rien. L'amour est amputé chez l'homme. Il est une conception fantasmagorique des esprits un peu élevés. Il ne peut être partagé. Il est cantonné, prisonnier des pires tristesses. Personne n'a fait gagner l'amour sur le malheur. Ce sont toujours des histoires, des romans, des films. Des créations incroyables. Et l'amour que l'on met sur un ring ne fait

rien sans un coach qui prend tous les coups dans la gueule à sa place. L'amour est lâche et faible. Il fuit devant la moindre contrainte. Peut-on lui en vouloir ?

Pouvait-on espérer faire combattre un pacifiste patenté ?

Un câlin n'a jamais foutu Mike Tyson au tapis.

Moi, comme un con, j'y ai cru, j'ai été coach. Et je suis tombé sur une armée de Tyson. Résultat, un coma de dix ans. J'y suis toujours d'une certaine manière. Parce que je refuse de prendre en main ma colère pressante. Je refuse de l'adopter malgré ses supplices les plus violentes ; mais un jour, elle saura me corrompre. Ce jour là, mes défenses abattues par son siège constant, je détruirai les fantassins du monde avant de tomber sous le glaive du premier gradé. Et ?  
Et ce sera ma fin, mon repos éternel.

Ce jour est proche. Il y a un mois, j'ai eu mon permis de port d'arme. Hier, j'ai acheté un pistolet. Demain peut-être, je sortirai avec, pour le cas où.

Il ne fallait pas me larguer comme ça. Pas comme ça. Il ne fallait pas m'oublier après m'avoir méprisé sans raison. Il ne fallait pas me laisser en vie après m'avoir tailladé. Ne pas achever le blessé transforme le combat en torture. Ce n'est plus le même jeu, pas les mêmes règles. Ce n'est plus du nécessaire, c'est du sadisme, c'est du luxe.

Le luxe, ça se paye.

## Faiblesse

L'inspecteur Riln a cherché à me rassurer. Mais sa froideur et sa jeunesse ne sont pas venues à bout de ce bouillonnement intense qui enflamme mes muscles depuis deux heures. Ma femme est au bloc opératoire. Encore. « *C'est bon signe* », me dit-il. « *Ils passent du temps sur elle. Il y a de l'espoir.* »

De l'espoir ?

Dans un monde où le premier fou furieux peut se procurer un flingue gros comme mon bras et tirer des balles grosses comme mes doigts dans un supermarché gros comme un quartier, il me semble qu'un cheveu d'espoir ne fait pas vraiment le poids !

Lorsqu'on est un homme on considère ce qui fut dit une fois comme acquis. Parce que quand on se décide enfin à décoincer ses lèvres pour lâcher un peu de sincérité, c'est aux dépens de notre sacro-sainte fierté. Dire que l'on aime, ça, c'est un peu baisser son pantalon devant quelqu'un. C'est lui donner les pleins pouvoirs. Si en plus c'est à une femme... Enfin... Je crois que je ne le lui ai pas dit depuis... ça se compte en années maintenant. Et pourtant je l'aime. Et pourtant, là, maintenant, dévorant des yeux la porte du bloc, je l'aime et je voudrais le lui dire de nouveau. Je ne suis pas certain qu'une femme ait la mémoire assez longue pour se souvenir de ces mots dont on n'arrive jamais vraiment à exprimer toute la portée.

Je n'ai jamais aimé attendre. J'ai toujours détesté le temps ; il nous joue des tours pendables. Les gens, avec le temps, sont capables de forger leur mémoire de travers. Quittés fâchés pour une broutille, vous retrouvez l'ancien ami, la relation, l'amante, tous remontés contre vous, le regard plein d'ouragans de haine sans autre fondement que l'imaginaire livré au temps. Ce sont les pires, ces haines. Ce sont les plus folles.

On y met tout ce dont on ne sait attribuer la cause. On prend même un peu d'avance pour ses vieux jours.

Il y a longtemps qu'on n'a pas pu parler vraiment, elle et moi. Est-elle remontée, elle aussi ? Peut-être a-t-elle de bonnes raisons...

Les gens sont vraiment laids. Ils sont tout ouverts à la critique la plus négative, à la blague mal placée, au regard noir sur un vêtement, un mouvement, qui leur déplaît. Ça, ils savent le faire. Ils n'ont pas de freins dans la cruauté.

Mais dès que se présente une personne en détresse, une personne à laquelle, de toute évidence, il suffit d'adresser quelques mots gentils, un regard compatissant, un geste, un peu d'attention, alors ils sont gênés. Ils ne savent plus quoi faire. Il est difficile d'être gentil, ça ne se fait pas... Ce n'est plus à la mode.

Un esprit vif, c'est celui de l'homme qui crucifie avec des mots. Un abruti, c'est un type « gentil ». Donnez sans compter, on comptera sur votre dos.

On compte. Œil pour œil, dent pour dent. On ne se laisse pas avoir. *Rien* n'est pas gratuit. Nous sommes en terme commercial des « produits finis ». Sinon : trop bon, trop con.

Je ne sais pas ce qui a dérapé. Je ne sais pas quand. Quand j'étais même, il me semble que les choses allaient autrement.

Une infirmière s'adresse à moi :

– *Je crois que le médecin va sortir, M. Orlsen. Il veut vous parler.*

En effet, je vois sortir un grand bonhomme tout fin. Un squelette tordu et loqueteux... Ma femme vient d'être opérée par l'image même de la mort !

Une pensée complètement hors de propos me vient... J'ai la conviction que les médecins s'intéressent à notre anatomie justement parce qu'elle leur est étrangère. Ils doivent nous jalouser, eux qui sont tous si loin du moindre canon... C'est vrai, je n'ai jamais connu un bon médecin qui soit beau. Pas un. Et pas un chirurgien gentil. Puisqu'ils sont intelligents. Dame Nature fait des choix draconiens. Mais enfin, comment faire confiance à Quasimodo lorsqu'il a l'occasion de saccager Esméralda ?

Je n'aime déjà pas le type. Il s'avance vers moi ; il fait exprès d'être lent.

Je n'aime pas ses difformités, je n'aime pas ne pas l'aimer : c'est mauvais signe. Je me doute plus ou moins de ce qu'il va me dire, de ses longues excuses en préambule, truffées de termes techniques dont le seul but et d'endormir l'auditeur afin qu'il ne se jette pas sur vous.

Il est assez proche maintenant... bien, continue. Moi, tu ne m'auras pas. Pas comme les autres. Je n'ai pas envie de laisser passer ton incompetence... J'ai bien compris que tu l'avais laissée partir, mon salaud. Tu n'y réchapperas pas. Approche encore...

## Réveil

L'inspecteur a vaguement tenté de m'expliquer les choses. C'est gentil de sa part. Surtout pour un homme aussi froid.

Je dois avouer que tout est encore un peu flou. Je crois avoir reçu un choc assez violent sur le côté. Il paraît que c'était une balle de revolver... Il me semble assez peu évident... tout de même... dans un supermarché... Où va le monde ?

Mais le problème le plus urgent n'est plus là, de toute façon. Si j'ai bien tout compris, mon mari s'est jeté sur le chirurgien qui sortait épuisé du bloc pour lui annoncer la bonne nouvelle. Et il est dans un sale état, mon sauveur...

Oui.

Enfin, non...

Ce n'est pas possible.

Pourquoi aurait-il fait ça ?

## Éveil

Cela fait plusieurs mois que mon mari est en prison. Je n'ai pas voulu aller le voir. Pourquoi ?

Je crois qu'il voulait que j'y reste. Le salaud.

Sinon pourquoi avoir étranglé mon sauveur ? C'est ainsi qu'en a jugé la justice et j'y crois. D'ailleurs cela faisait des années qu'il n'était plus capable de me dire « *je t'aime* ». C'est pour dire...

J'ai fini par me remettre de mes blessures. Toutes mes blessures. D'ailleurs, il y a un homme dans ma vie qui m'a tellement aidée... Je crois que celui-ci, c'est le bon. Je me le garde. C'est un homme d'un âge certain qui a une fille d'un premier mariage. Il possède de l'expérience, mais surtout il m'a écrit des choses merveilleuses. Et romantiques... Je sais que c'est vieux jeu. On ne se refait pas. Et puis d'ailleurs, s'il n'y avait pas de femmes pour les chevaliers servants, maintenant qu'il faut être une ordure pour plaire aux jeunes filles, eh bien ils finiraient par se faire rares. Quelque part, je suis la gardienne d'un homme bien. Je suis la vivante princesse des princes charmants. Et comme il veut bien me protéger toute ma vie, alors M. Gourtelle passera devant le prêtre d'ici peu.

J'ai déjà presque oublié mon premier mari. Les hommes sont toujours étonnés d'être oubliés si rapidement. Se croient-ils si extraordinaires ?

J'ai reçu des lettres de sa part que j'ai fini par ne plus lire. Je viens de lui en envoyer une, la seule. Je n'ai pas été faible.

## Fracassé

« Celui que j'avais épousé, celui que je pensais avoir choisi, s'est trouvé être un vulgaire assassin. Je suis heureuse que tu aies été assez lâche pour ne pas t'en prendre à moi directement, sans quoi, je ne serais plus là pour te rendre l'insulte que tu as faite à ma personne en méprisant mon existence.

Je ne trouve jamais vraiment les mots qui conviennent. Ils ne sont pas assez durs. Alors je joins tout simplement le faire-part de mariage, tu comprendras de quoi il s'agit... »

- *Voilà, Georges.*
- *Et c'est tout ?*
- *Oui. Je te passe les détails du faire-part... Un certain Ermuth Gourtelle...*
- *Salopard !*
- *Oh... Ce n'est pas grave. Tu sais, je crois qu'elle n'a pas bien compris ce qui s'était passé.*
- *Le jury non-plus.*
- *Non, mais lui, il avait l'excuse de ne pas me connaître.*
- *De toute évidence ta femme est une conne.*
- *Et alors... Il n'empêche que je l'aime.*
- *Ça ne sert à rien, elle te hait.*
- *Et moi, en bon mâle sentimental, au lieu de me consacrer aux jeux de la douche commune, je pense à elle. Tous les jours, à chaque seconde. J'ai son parfum encore dans mes narines par bouffées.*
- *Tu devrais en finir une fois pour toutes.*
- *Tu crois ?*
- *Mais oui... Il n'y a pas plus simple. Et puis comme ça tu vogues vers une nouvelle vie. Ça ne peut être que mieux.*
- *Sans doute...*
- *Oui, allez, un bon coup de ceinture, et c'est fini.*

- *Tu dois avoir raison... merci Georges.*
- *De rien.*
- *T'es vraiment un pote, Georges.*
- *T'as vraiment pas l'air bien... essaye de dormir un peu ; en paix.*

## Malentendu

C'est exactement comme je lui ai dit, en fait. Sauf qu'on s'est mal compris Il en a fini une bonne fois pour toutes, oui, il vogue sans doute vers une vie pour le moins nouvelle, certes, et tout cela avec un bon coup de ceinture...

Vous savez ce que ça vous fait de retrouver votre compagnon de cellule pendu par sa ceinture au plafond ?

Vous seriez étonné de savoir : Ça ne fait rien.

Pas même le remord de se dire qu'on lui a gentiment expliqué comment s'y prendre.

Juste une chose. Mais forte, la chose. Un sentiment bien costaud, tenace, franc et sec. Une formidable envie de retrouver Ermuth avant le mariage.

Ça tombe bien, je sors dans deux jours.

## Si

Si j'étais Dieu. Si j'avais l'omniscience et l'omnipotence, je crois que je ne ferais rien. Tout à son image, d'ailleurs

Si j'avais une telle sagesse, si j'étais si accomplis, sans doute j'épuiserais mon pouvoir à désapprendre.

Mais je ne suis pas Dieu. J'en suis un fidèle serviteur. Je suis prêtre et homme, et je suis la proie de mes démons, comme tout le monde.

Si j'étais animal, je serais déjà mort. J'aurais rendu tous les coups, et ils m'auraient été rendus en retour. Trop de coups.

Mais je suis homme et bête raisonnée. La qualité maudite de l'homme est de se relever de presque tout sous le joug de la fierté.

Si j'étais une arme, j'aurais déjà servi. Sur moi coulerait le sang de victimes coupables.

Mais je suis bête raisonnée et faible.

Si j'avais réagi à temps, j'aurais pu empêcher un criminel d'assassiner un homme pendant son mariage.

Mais je n'ai pas su réagir, paralysé par la stupeur, puis par la peur et aujourd'hui par les regrets.

Si ma vie avait servi à quelque chose, c'aurait dû être à pardonner. Mais de toute évidence, elle n'a servi à rien.

Je crois que mes sermons devront changer. Je crois que je dois former les gens à réagir à la violence... autrement. Pas à tendre la joue une seconde fois. Comment voulez-vous autrement que l'on aille à l'église sérieusement ?

## Politesses

- *Agent Ghudjoh !*
- *Mmmh ?*
- *Vous rêvassez ?*
- *Oui, capitaine.*
- *Et vous m'avouez cela sans ciller ?*
- *Oui, capitaine.*
- *...*
- *Voyez-vous, capitaine, découvrir que la personne à la tête du réseau sur lequel nous travaillons depuis deux ans, et qui est responsable de quatre-vingt-dix pour cent des... « mises à mort » plus ou moins justifiables de la région, n'est rien d'autre qu'un honnête prêtre, me laisse plutôt rêveur...*
- *J'avoue que cette découverte est assez incroyable.*
- *Si je puis me permettre, capitaine, je n'ai aucun mal à l'entendre. Je n'ai pas parlé de cauchemarder ; j'ai parlé d'être rêveur.*
- *...*
- *J'enquête sur l'affaire depuis le début. C'est avec elle que j'ai fait mes premières armes dans le service. Comme je l'ai décrit il me semble dans la majorité de mes rapports, les victimes n'étaient jamais des saints, monsieur.*
- *Et ?*
- *Et... Il me semble que pour évacuer des pêcheurs de notre monde, il n'y a pas plus indiqué qu'un homme de religion. Je m'en veux de ne pas avoir pensé à cette hypothèse avant.*
- *Vous devriez prendre des vacances, agent Ghudjoh.*
- *Malgré le respect que l'étiquette m'impose, capitaine, cette option ne me semble pas nécessaire. Lorsque mon ami de la criminelle, l'inspecteur Riln, a définitivement*

*plongé dans la folie, vous ne m'avez pas proposé ces vacances. Je ne vois pas pourquoi une affaire qui me touche moins devrait provoquer une telle réaction de votre part. À moins que vous ne cherchiez à élaguer le service, auquel cas, je me ferais un plaisir de vous donner les noms des agents les plus incompetents qui vous entourent.*

- *Ghudjoh, je sens en vous comme une faiblesse qui se plaît à grandir à votre insu ; vous pétez les plombs. Sans doute l'affaire Riln a-t-elle plus de répercussions que nous ne le pensions au début. J'estime tout simplement, et tout irrévocablement que mon grade me le permet, que vous devriez prendre quelques jours de repos ; et c'est ce que vous allez faire dès ce soir.*
- ...
- *Je vous donne trois semaines. Mieux, je vous les offre, ainsi que tous mes remerciements. J'ai bien conscience de l'ingratitude de notre métier, Ghudjoh. J'y suis passé.*
- *Merci, monsieur.*
- *Reprenez-vous, et revenez-nous aussi efficace qu'avant. Vous êtes un agent précieux.*
- *Merci monsieur.*
- *De plus, je dois admettre que votre légère insubordination ne me laisse pas insensible. Je crois même que c'est à cela que nous pouvons reconnaître nos éléments qui ont de l'avenir.*
- *Merci, monsieur.*
- *Alors, après vous avoir léché les bottes de la sorte, j'espère que vous allez m'obéir et prendre ces deux mois ; parce que j'en ai par dessus la tête de vos « merci, monsieur ».*
- ...
- ...
- *Oui, capitaine.*
- *Rompez, Ghudjoh. Et bonnes vacances.*

## Déprime

Qu'est-ce qui fait de nous ce qu'il y a à voir de nous ? C'est une question qui me travaille au corps depuis le début de ces vacances forcées.

Je me suis efforcé de ne pas prendre en compte les propos de mes amis. Ils sont pour la majorité sous l'effet de l'alcool, ou d'une drogue quelconque. J'ai estimé que je n'avais pas à faire à eux. Pas vraiment. Pas dans ces conditions. C'est un peu faux mais ça m'arrange.

À travers mon boulot j'ai dû apprendre à instaurer des conditions particulières au dialogue. Pour faire parler mes sources. En extraire les vérités cachées. Sans personne à interroger, l'habitude aidant, il a bien fallu que je finisse par me poser ces mêmes questions devant la glace.

En fait, nous ne pouvons pas dire déceamment que nous ne sommes pas nous-même. Jamais. Nous sommes toujours nous-même. Nos actes et nos paroles sortent de nous, et de personne d'autre. Les conditions ne sont pas des excuses. Les excuses de toute manière pas des raisons. L'équilibre qu'on attend de quelqu'un qui dirait la vérité n'est jamais atteint par personne. Et sûrement pas par moi en ce moment.

Les drogues, les ambiances, créent ces déséquilibres qui exacerbent certaines parties d'un « nous » complexe. Certaines plus que d'autres.

Et là... là, les conditions sont désastreuses.

Ma femme a fini par partir avec Coline, ma fille. Elle a refusé de comprendre ce que je vivais. Et je ne peux l'en blâmer puisque je ne le comprends pas moi-même.

Je voyais l'amour comme une chose aussi entière qu'un être. Mais ni l'un ni l'autre n'ont cette pureté en définitive. Je le voyais empreint de compréhension, de pardon. À mon âge, il était trop tard pour y croire encore.

Je crois que j'ai mal. Je crois que pour la première fois, je comprends cette expression « avoir mal ». C'est une certitude si physique pour des peines sentimentales. Et je me sens démuni, craintif. Je n'ai plus de protection.

*J'y pense encore parfois. Comme une vieille colère dans la brume du temps. Mes sentiments estompés, je les sens tapis derrière ma raison prêts à bondir au moment opportun.*

C'est un moteur puissant et terrifiant.

J'ai réussi à récupérer mon arme de service, hier. Je préfère l'avoir à portée de main. On ne sait jamais.

**Menace**  
*Sur le docteur Valdez*

Qu'est ce qui ne bouge pas dans cet obscur coin de cette pièce ? Quelle est cette infortité dont le nom lui échappe, tapie dans l'ombre, et qui regarde à travers lui ? Pourquoi se sent-il aussi à l'aise qu'un gibier traqué pour le plaisir ?

Cela fait bientôt deux heures qu'il est pétrifié dans son fauteuil, nargué par la chose immobile. Immobile ? Pourtant elle vibre jusque dans sa moelle. Depuis ses pieds une peur tranquille l'envahit pour finir à la pointe de ses cheveux. Ces hormones libérées en masse dans le sang et qui vous préparent à affronter le danger, déversant toute votre énergie dans vos muscles... Cette sensation d'avoir les yeux qui s'ouvrent plus que de coutume, les narines éveillées, les membres tremblants de l'impatience d'agir. Pourtant depuis deux heures que ces hormones coulent dans ses veines, il a fini par être paralysé, épuisé d'être prêt à bondir. Ses yeux sont secs, sa gorge se serre. Il respire à peine, manque presque d'oxygène. La chose là-bas aspire son précieux air. Elle absorbe tout avant de l'absorber lui. Même le fauteuil lui semble se désagrèger.

Les Asiatiques vouent un culte à l'obscurité. Ils en ont fait leur mode de vie, leurs habitations sont empreintes de ses mystères, du monde du non vu. Mais il est un pur occidental. Aucune confiance en l'ombre. S'il devait se définir maintenant, face au danger, depuis deux heures qu'il attend que la mort l'attaque, il serait prêt à avouer sa platitude absolue. Qui est-il après tout ? Un gibier dans le domaine de la mort. Il n'y a que son cerveau qui reste particulièrement en éveil dans un corps torturé de contractures. Il

pense, il pense et se pose tant de questions. Qu'aurait-il dû faire de sa vie ? Tant de possibilités, d'occasions ratées ? Pour quoi ? Manque de volonté ? Il sait à présent que la volonté n'existe pas. Sinon, elle l'aurait déjà sauvé.

La pendule va si lentement. Encore quatre heures avant les premières lueurs de l'aube. Quatre heures d'attente. S'il tient le coup, il verra le danger en face. Il ne sera pas sauvé pour autant. Mais peut-être que la lumière chassera le monstre.

Non. La chose est savante. Si elle craignait l'astre du jour, elle aurait déjà attaqué...  
Sauf si elle veut jouer encore un peu.

Ce n'est pas sa vie qu'il voit défiler entre deux sursauts de conscience, c'est tout ce qu'il n'a pas vécu. Tous ces regrets qui l'empoisonnent perfidement depuis des années. L'interrupteur est bien trop loin. Il n'y a personne qui puisse s'inquiéter de son sort avant plusieurs jours. Même le chat est encore parti en vadrouille, à la recherche d'une femelle... à son âge... Quoique de lui ou de son maître, on sait bien lequel sait vivre.

Que ses jambes lui font mal, comme ses tempes sont enflées ! Sous l'effet de la pression exercée par son cœur sur ses veines, il ressent chaque cellule de son corps vibrant au rythme de l'obscurité patiente. Il entend hurler toute sa chair. Les toxines, qui d'ordinaire font quelques courbatures, ont envahi chacun de ses muscles ; ses cheveux, ses ongles, ses globes oculaires sont sur le point d'exploser, ses doigts pèsent des tonnes, ses poils le fuient, leurs racines lui paraissent sortir de sa peau.

Comment se résigner alors qu'on n'a pas le choix ? La question résonne en lui. Elle est illogique. On se résigne parce qu'on n'a pas le choix. Pourtant, il aimerait plus que jamais sentir

un peu de liberté, ne serait-ce que dans son souffle. La chose a le contrôle de tout ce qui l'entoure. Elle doit même l'exercer sur lui ; mais elle se plaît à le laisser s'enfoncer de plus en plus dans sa cage d'angoisse immobile. Elle contrôle son environnement, l'air qu'il respire, la gravité qui le maintient cloué au dossier, le poids de l'air, qui empêche sa sueur de le rafraîchir un tant soit peu. C'est tout ce qu'il lui faut pour s'amuser le plus sadiquement du monde.

Ce contrôle n'est pas direct. Ce serait le jeu ultime de dévoiler sa méthode. Ce secret pouvoir de terreur. Il voudrait bien percer l'énigme, comme une dernière victoire ironique, la dernière petite jouissance de son existence, autant en rire.

Et non. Il ne peut même plus commander le moindre sourire...

Décidément, la créature d'ombre a tout prévu. Elle connaît sa proie, sur le bout de ce qu'elle peut avoir de plus proche de *doigts*.

Il a bientôt fini d'être usé. Trois heures. Son cœur arrive encore à battre un peu. Il peine vraiment à respirer. Ses poumons le brûlent depuis si longtemps que la douleur lui échappe. C'était son dernier lien avec la réalité. À présent, il ne peut plus savoir s'il divague ou pas. Mais on peut avoir confiance en la chose obscure du coin, elle saura bien le réveiller pour lui infliger les ultimes souffrances d'un calvaire digne de ce nom. Elle ne lui a rien épargné jusqu'alors.

LA CHOSE A BOUGÉ !

Le gros chat noir se déroule et s'étire dans le coin du séjour. Il a dormi bien longtemps, il a faim. Sa vieillesse pardonne son immobilisme chronique. Ses ronflements aussi, qui font vibrer les meubles alentours. Il passe et se frotte aux jambes de son maître...

Un peu froid.

## **Vie et mort d'un ange**

## 1

Le parfum d'une sueur bâtarde tient mes démons au silence. J'hume cet air alourdi d'éphémère ; des instants de puissance abandonnée.

Le moment glisse sur ma peau d'homme engourdi. Il inonde l'air de ces images trop denses pour s'accrocher en souvenirs.

La chaleur solitaire de la nuit prochaine réveillera sans doute quelque impression fugace ; mais pour l'heure mes yeux pèsent sur son corps étendu à sage distance du brasier finissant que je suis ; ma main s'est glissée au creux de sa nuque, dans le bain vaporeux d'une chevelure brune trempée.

Les yeux rougis de Philène se hissent à ses paupières dans le flou bleuté de la nuit. Une main s'élève, se balade lascivement, agaçant ma barbe. Chaque cellule de ma peau est un détonateur ; l'innocente Philène danse joyeusement dans un champ miné.

Sans mots les désirs simples trouvent leur chemin : je me blottis contre ses seins et m'y perd bientôt dans une profonde inconscience.

## 2

La lame effilée de ses dents satinées fait retraite ; les lèvres de Philène s'avancent. Elles cherchent et finissent par envelopper les miennes.

Envie de mordre à sang. Je reviens à moi, à elle, j'inspire ses souffles comme les premiers d'une existence.

La vue est splendide, sa silhouette ciselée par la lumière du matin de mai. Le duvet sur son visage. Le bras sur son ventre. Je verse une larme.

Philène se lève lentement. Dans ma larme ce qui restait à dire. Dans les draps ma larme.

Sans mots, toujours sans mots, je la regarde onduler pour enfiler son pantalon,agrafer habilement son soutien-gorge, recouvrir toute la surface de son corps de fauve de ces foutus vêtements. Ils ne pourront jamais qu'étouffer son élégance charnelle.

Philène n'est pas jolie. Encore moins mignonne. Elle est belle. Elle porte ses traits francs comme un fardeau violent dont on devine qu'avec l'âge elle gagnera la force et le panache de les soutenir. Elle est précisément à la saison enchantée de ne plus subir une apparence racée. Elle a dompté sa grâce.

Sa peau s'embellit avec la fatigue ; elle est de celles que le maquillage ne peut servir. Par endroits ses muscles sont saillants, et équilibrent une ossature parfaite. Ce n'est pas tout.

Elle dégage aussi une aura de noblesse, une présence tendre et profonde qui oscille parfois vers l'animale et calme puissance d'une femme qui m'a conquis il y a trois ans.

Ses pupilles sont d'un brun doré tirant sur le rouge iridescent dans les moments de passion. L'ensemble étonnant de son regard est aussi perçant qu'un argent éclatant au reflet d'une pleine Lune.

Je crains son regard plus que tout au monde. Il peut me détruire en un instant.

Pleurant, criant, affalé sur un trottoir, perdu, sans souvenirs au fond d'un gouffre de faiblesse, j'étais sans le savoir à l'article de la vie : Philène s'est arrêtée, m'a longuement regardé, jusqu'à ce que je perçoive sa présence, jusqu'à ce que mes yeux trouvent la force de remonter des profondeurs sans étoiles de mon désarroi.

Mon regard piteux a parcouru Philène des pieds à la tête, et croisant le sien, s'est retrouvé crucifié sur le macadam.

D'une voix sans teint elle m'a demandé de lui offrir un café. « Commandé » serait le mot juste. Mon silence passa pour un « oui » et son intérêt dénué de pitié, pour un appel divin.

Lorsqu'un ange vous tend la main aussi ouvertement, l'on est pas loin d'un viol. Il est impossible de se soustraire au moindre de ses gestes. Il est impossible de ne pas l'aimer immédiatement éternellement.

Philène m'a fait passer en l'espace d'un café, d'une insondable détresse d'autiste à une terreur enivrante de la perdre. Mais je préfère considérer sa présence comme un sursis. Rien ne l'oblige à me garder. Je ne suis pas à sa hauteur et elle le sait sans doute.

Alors ma vie a débuté il y a trois ans, quand j'ai pris les armes pour défendre ce trésor. Lorsque j'ai décidé de devenir l'égal de mon ange.

Je pense que bientôt, lorsque j'aurai l'empire de mes pulsions, lorsque je saurai aimer le plus pourri des êtres humains, elle disparaîtra pour une autre mission. Quand je la mériterai, enfin, elle saura que je n'ai plus besoin d'elle. Et cette triste ironie ne me touchera plus, sans doute, car à mon tour, comme elle, il me faudra agir parmi les Hommes.

Cette larme que je verse ce matin n'est pas innocente. Elle contient les derniers chagrins qui me rendaient humain. Le jour de la séparation, l'indépendance du fils, de l'apprenti, est proche. Quelle belle image que celle de l'ange en mission. Cela colle parfaitement.

Perdu dans mes pensées, je n'ai pas vu que Philène s'était ravisée. En contre jour, debout au bord du lit, nue à nouveau, elle pose ses yeux sur moi, froidement.

- *Plus proche encore que tu ne le penses est le jour.*
- *Comment ?* Je ne suis pas certain d'avoir bien entendu.
- *Tu as bien entendu.*
- *Tu lis dans mes pensées ?*
- *Et j'y écris aussi.*

Et mes pensées sont si nombreuses que leurs voix s'élèvent en un chant barbare incompréhensible. Au sommet de ce chant, la voix de Philène continue en soliste, claire au dessus de l'océan déchaîné d'un équinoxe mental.

- *Tu as encore beaucoup à apprendre mais tu as beaucoup appris déjà. Il te faut maintenant passer une porte sans retour. Pour continuer. Seul.*

Elle parle bien de ce que je crois ?

- *Oui. Je suis à peu de choses près ce que tu crois rêver que je suis depuis notre rencontre. Il est rare d'avoir cette intuition.*
- *Un ange ?*
- *C'est le terme le plus proche. Quoique j'aie été crainte de nombreux siècles sous ceux, pervers, de vampire ou succube.*

Abasourdi, je me dis que c'est un rêve bien original. Une scène hallucinante où je regarde sans broncher ma belle Philène se penchant vers moi.

Une lumière, une vraie lumière, pas un reflet, non, se superpose à son regard. Ses pupilles deviennent des galaxies tandis qu'une ombre grandit derrière elle, sublime et terrifiante. Ce sont des ailes. Des ailes de chair. Et couvertes de tatouages tout en formes mouvantes, indéfinissables.

Son visage s'approche du mien.

- *Tu ne me crains pas.*

Sous le joug de ces mots qui font écho dans ma tête, effectivement, je ne crains plus ma Philène d'amour dont les dents se mettent à luire.

Elle pose des lèvres brûlantes sur les miennes, et m'embrasse comme jamais avant, d'un baiser de tempête.

Je me sens soulevé de terre, étreint et contraint délicieusement ; vidé, vidé de toute vie. Le vertige me noue les tripes, et le sang coule sur les draps, à flots. Je ne rêvais donc pas. Aucun rêve n'offre cela.

Je meurs dans les bras de mon ange. Et de vivre mes derniers instants, à mon tour je m'agrippe à Philène et la serre avec toute la force qui me reste, tout l'amour que j'ai pour elle. Mais cet amour même, je le sens traverser ma bouche pour aller dans la sienne. Je suis près de tomber inconscient.

- *Laisse-toi mourir dans mes bras, belle âme. Tu as droit au repos. Et laisse-moi t'insuffler maintenant mon sang, mes sens, et la naissance.*

Philène colle à nouveau sa bouche sur la mienne, alors que je sombre.

Cette fois je sens émaner d'elle un souffle étoilé, chargé d'un bien, d'une pureté inconcevable. Les voix qui hurlaient il y a

peu, je les reconnais maintenant comme celles de mes vies passées ; elles chantent à l'unisson, se fondent les unes dans les autres pour devenir l'aspiration du cri que je pousse aussitôt, bondissant dans les airs et déployant à mon tour des ailes roses et vierges.

Je suis né ange.

## 5

Philène semble blessée. Mes yeux percent sa substance. Ils voient toute la beauté de l'être qui souffre. Je sais dès lors que je suis insatiable de souffrances. De souffrances humaines qui plus est. Telle est ma faim, ma subsistance. Mais celle de Philène m'est inaccessible. Je la vois cristalliser, dessinant sur ses ailes de nouvelles formes. Les miennes sont encore propres, vides. Les siennes sont presque noires.

– *Philène, qu'as-tu fait ?*

Ma voix la rappelle à la réalité. Son attention retourne vers moi. Son visage s'éclaire. Un sourire.

- *Tu es Korelm à présent. Ange jeune et avide.*
- *Ce nom m'est familier...*
- *Ce que tu dois savoir sans l'apprendre par toi-même, c'est ce que l'on nomme « bien » et qui n'existe pas. Car il n'est que « non-mal ». Seuls le malheur et la souffrance sont ; ils constituent ta ration ainsi que tu l'as bien saisi. Ta tâche est d'alléger les Hommes.*
- *Mais toi ; que t'arrive-t-il ?*
- *J'ai... Une légère indigestion... Elle sourit. Il était un peu tôt pour toi. Tu avais un peu plus de maux que je ne le percevais.*
- *Je vois tes ailes bientôt noires.*
- *Alors c'est que mon temps est bientôt venu.*
- *Ton temps ?*
- *Lorsque nous avons empli nos ailes de cette noirceur, nous disparaissions.*
- *Non ! Je ne veux pas.*
- *Tu n'as pas le choix. C'est encore ton coeur d'humain qui dit cela. Mais cette ardeur, tu verras, t'est devenu une pensée constante envers tout le règne du vivant.*

- *Philène...*
- *Va-t-en. Tu comprendras ce qu'il y a à comprendre en temps voulus. Mais pour l'heure, déploie tes jeunes ailes, et parcours le monde pour quelques années. Lorsque ta fin sera proche, à ton tour tu prendras quelqu'un à tes côtés que tu chériras comme je t'ai chéri. Et tu l'auras reconnu avant. Tu comprendras alors toute ton existence. Ce sera le dernier mystère, celui qui te gardera d'abandonner avant.*
- *Philène...*
- *As-tu envie de voir mourir ta Philène ?*
- *Non.*
- *Alors envole-toi ; mon tendre amant, le seul, autant, celui que j'ai trouvé. Laisse-moi.*

La voix de Philène sonne comme un ordre. Son empire sur moi, moi qui suis puissant parmi les hommes à présent, est néanmoins incontestable.

Mais je sais quel cadeau lui offrira la paix. Le spectacle de tout mon pouvoir naissant. Brillant d'un feu infernal, je m'élève dans la pièce, éclipsant tout : la chambre et son agonie ; puis déposant un dernier baiser sur son front épuisé, sans un mot, je disparaîs dans les cieux à la conquête d'une pitance qui tentera de combler sa perte.

Je me souviens encore le parfum du premier « repas ». Un festin de poison s'insinuant dans mes ailes invisibles aux humains. Une douleur atroce me menant aux confins d'une jouissance plutôt malsaine. Et aussi la joie et la fierté d'aider celui dont j'extirpais ma « dose ».

Les traits de son visage se détendaient lentement du fait de ma seule présence. Je n'ai pas eu à lui parler.

Cela peut se faire n'importe où, avec n'importe qui, n'importe quand. Se croiser peut suffire. Mon esprit, peuplé de sentiments si sauvages se nourrit bel et bien du malheur et quelques fois du sang qui le porte si bien à mes lèvres.

Philène avait raison, le bien constituait mes restes.

Aujourd'hui, cependant, je sais qu'elle m'a menti sur certains points. Par omission, du moins.

Mais peu importe. J'ai presque tout découvert. Je parle toutes les langues, je suis partout où me mène ma pensée, partout au monde. Mes années sont très longues ; je n'ai pas de repos.

J'ai défait beaucoup de maux autour de moi. Et j'ai dû accepter de ne jamais savoir ma vraie nature. Philène est le seul ange que j'aie croisé durant toutes ces années. Je n'ai personne à qui parler sinon les cauchemars qui habitent mes ailes. Et rien ne m'a jamais contacté. Je suis un ange sans capitaine. Mes intuitions sont les seuls ordres que je puisse considérer un peu divins. Seul avec moi-même, avec mes souvenirs de siècles d'incarnations réunies. J'ai déjà été ange, je le sais bien. Mais il y a des trous dans mon histoire qui ne se combleront pas. C'est *le dernier mystère*, celui qui me garde d'abandonner.

## 7

Il y eut un jour de tourments où mon âme s'est mise à hurler. Et me tournant en tous sens, me débattant contre une folie qui me prenait aux racines d'un appétit féroce, je finis par percevoir une âme en grande peine, affalée sur un banc dans un jardin public. Je savais dès lors que mon heure était proche – mes ailes presque noires – et que mon apprentie était sous mes yeux.

Troublé par les circonstances, je ne trouvais aucune idée, aucun autre stratagème que de lui demander de m'offrir un café. On ne change pas une réplique aussi efficace.

Elle accepta après quelques secondes, m'ayant vaguement observé des pieds à la tête. Depuis, nous avons vécu quelques années ensemble.

Sophie est devenue mon amante. La première de ma vie d'ange. Sans doute aussi la dernière. Chaque jour mes ailes s'engourdissent de son poids. Chaque jour j'ai l'impression de l'aimer presque autant que Philène. Mais je ne dois le lui dire à aucun autre prix que celui du destin que je lui offrirai bientôt.

Il ne m'avait pas été donné, lorsque j'étais humain, d'entendre les pensées de mes amantes. Sophie ne m'a jamais déçu malgré ce don. Je la sens venir à moi lentement, comprendre et apprendre si vite, pressentir son avenir en rêves. Elle m'appelle « son ange ».

Je crois que le moment est venu. Elle est perdue dans ses pensées sans équilibre au matin d'une nuit torride. Je déploie une dernière fois mes ailes et les lui offre en spectacle.

## 8

Alors que je bois son sang, j'entends les voix de ses vies passées s'unir dans un chant cacophonique. Puis insufflant mon essence, les voix deviennent claires et magnifiques. Une seule voix en naît enfin et qui s'adresse à moi tandis que je reprends mon souffle. Le choc est si grand et mes ailes sont si lourdes que je retombe au sol, incapable de bouger. Les méandres percés de ma mémoire se combrent alors que les dernières clairières de mes ailes sont dévorées.

Sa voix. Je connais cette voix. Je la reconnais.

- *Korelm, qu'as-tu fait ?*
- *Tu es... je sais qui elle est... tu es Philène à présent... ma Philène... ange... à nouveau... ange jeune... mon amour millénaire... jeune et avide.*

## 9

Ce qu'elle doit savoir, je le lui dis. Pour le reste... elle comprendra un jour à l'apogée de sa vie.

Pour l'heure, je ne veux pas qu'elle me voie devenir Homme et l'oublier.

## Extraits de Mort

## Voilà

*J'allume une clope. Le sublime tressaillement du tabac qui brûle au bout au contact des flammes. Et qui rougeoie à chaque inspiration. Le plaisir d'un petit incendie, maîtrise absolue du feu par l'homme. La jouissance du contre-nature, se noyer, d'un élément bâtard, d'un fluide corrompu. Impur.*

*J'allume la cigarette du matin, celle qui fait éclore les yeux bouffis par celles du soir. Celle qui étouffe le feu dans mes poumons. Celle qui efface les cauchemars de mes nuits immondes. Celle qui brouille la douleur de mon cancer.*

*Voilà. J'ai gâché ma vie, partie en fumée, comme dit la pub. Je n'ai rien vécu de ce que j'aurais dû attendre, je n'ai jamais posé les bonnes questions, celles dont on nous dit qu'il faut les poser. Je n'ai pas pu laisser de marque particulière en ce monde dont je n'ai rien à faire. Je suis passé à côté. Discrètement, sans regrets...*

*J'ai réussi le pari de ne pas grandir. Je suis Peter Pan, en moins jovial. Aucune responsabilité. Jamais. Mais je n'ai pas emmerdé les gens non plus. Ils me laissent dans ce qu'ils croient être ma déchéance, et moi, je ne viens pas faire de bruit à leurs oreilles. Je ne profite même pas des aides sociales. Alors après tout, nous ne nous devons rien. Je n'ai pas vécu ici. Pas vraiment. Ce n'est pas chez moi et je ne suis même pas invité. Autant me faire tout petit.*

*La cigarette s'éteint. Le filtre a cramé. J'écrase le cadavre dans son propre tas de cendres. C'est l'heure de la deuxième ; après, on ne compte plus.*

*Alors voilà. Pas de regrets. Personne ne souffrira de ma disparition. J'ai eu le cran d'attendre la mort de mes parents. Celui de larguer les camarades qui pensaient pouvoir me retenir. Et cela assez lamentablement pour qu'ils m'oublient ou m'exècrent. De même pour les deux ou trois filles paumées qui pensaient pouvoir vivre à mes côtés. Il y avait vice de forme : dans le terme « vivre ».*

*Je ne suis pas certain d'avoir aimé. Je ne pense pas, sinon j'aurais eu l'impression de faire des efforts, comme tout le monde. Et puis il y a le contrepoids de la haine, que je n'ai pas ressentie non plus. Non, vraiment, j'ai été discret. Je n'ai dérangé personne, et personne n'a cherché à me déranger.*

*Celle-là n'a pas suffi pour éteindre l'incendie dans ma poitrine. Pas cette fois ; d'ailleurs il est plus intense que jamais. Comme si les douleurs humaines devaient atteindre un certain quota, rattrapant le temps perdu aux derniers instants. Je viens de casser une de mes blondes. À force de trembler, comme ça, au rythme des pinces aiguisées de mon crabe.*

*Voilà. J'ai repris une grande inspiration du fluide gris et bleuté. Et marron en dedans. Et je reprends l'écriture de ce que le pauvre type qui me trouvera prendra sans doute pour un testament :*

*« Pauvre type, sache que je lègue ce qu'il y a dans cet appartement miteux, et dont tu es sans doute le concierge, au premier venu, c'est à dire : toi. Ne sois pas perturbé outre mesure par la vue de mon corps desséché, ni par l'odeur et la couleur des murs imbibés de goudron. N'essaye pas d'être triste, ce serait idiot ; prends soin des tiens, et garde ta pénible*

*aptitude à raconter tes traumatismes pour ton psy, c'est son boulot.*

*Quant à mes funérailles, la moindre des choses serait de m'incinérer, si possible avec un briquet. Mais ne rêvons pas, il te suffit de me larguer dans une décharge, de piquer tout ce qui te plaît, et d'aller raconter aux flics que je suis parti sans plus de formes pour le Pérou. »*

*Tout de même, il ne devrait pas être permis d'être autant torturé quand on meurt. Une douleur bien vécue de toute sa vitalité, alors qu'on la quitte, justement.*

*Ils disent qu'il y aurait la clef de l'immortalité dans le cancer. Toutes ces cellules qui ne meurent pas... mais qui se multiplient n'importe comment. C'est vraiment une double saloperie. C'est un supplice et c'est « l'espoir » pour nos merveilleux chercheurs qu'il soit éternel. Ils n'ont vraiment aucune conscience, ni aucun respect pour l'humanité... J'aurais pu être un grand chercheur.*

*Voilà, nous y sommes. Je sens mon cœur s'emballer, pédalant dans mon sang pourri de métastases. Dehors, il fait plutôt beau. Et les arbres sont plutôt verts. Les gens marchent dans la rue, de préférence plutôt vers l'avant, bref, le monde tourne plutôt pas mal et ma tête aussi.*

*Voilà. Mon paquet est vide. C'est con. Voilà.*

## Découverte

Monsieur Zeitmann est effectivement concierge. Mais pas de l'immeuble où il aura découvert le corps. Car Monsieur Zeitmann, Joseph, est un vieux bonhomme à la retraite, et qu'il vient d'emménager dans l'appartement d'en face.

Et c'est en voulant saluer son voisin de palier qu'il a eu l'étrange réflexe, la manie du concierge fervent, de vérifier que la porte était bien close.

Elle était ouverte, et l'odeur furieuse qui le frappa alors qu'il passait, toujours avec ferveur, la tête dans l'embrasure, faillit le faire trébucher à l'intérieur.

Un mélange de tabac froid (c'était la plus reconnaissable), de mort (pour laquelle il dut cette fois faire appel à de vieux souvenirs militaires).

Le cœur de Joseph palpite un peu trop à son goût. Mais il a cette impression de revivre comme avant, et ça c'est plutôt agréable. Il avance avec toute la discrétion dans ses pas que trente années de télévision ont bien voulu lui laisser de l'armée. Il entre dans une pièce qu'il juge immédiatement fade et sans goût : pas de décorations, pas de boiseries rustiques, pas de natures mortes ni tous les gadgets nécessaires ni les bons vieux fauteuils rembourrés qui devraient faire la joie de toutes les familles françaises. Et dans cette pièce, disloqué dirait-on par des convulsions effrayantes, gît le cadavre grisâtre.

Joseph essaye maintenant de remettre en place son cœur fatigué de grand-père. Consciencieusement il cherche un signe quelconque. On pourrait même dire qu'il fouille, si l'on comptait parmi les mauvaises langues de ses anciens locataires. Finalement, s'approchant de l'ordinateur, cette machine étonnante dont ses petits-enfants font leur affaire dans une totale inconscience des craintes que cette monstruosité lui inspire,

Joseph découvre les deux feuilles, posées sur l'un des organes de la bête.

Joseph a toujours été persuadé qu'un engin qu'on ne peut démonter, nettoyer, remonter en moins de trois minutes, ne peut être un engin digne de confiance. C'est bien pour cela que Joseph ne comptait que sur sa mitrailleuse là-bas ; avant. Et il faut bien admettre qu'en temps de paix, ses compétences étant fort limitées, Joseph ne faisait pas plus confiance à une machine à laver qu'à un quelconque être humain, d'ailleurs. Et encore moins aux morts.

Joseph a trop entendu parler de corps piégés. D'ailleurs, il n'a pas encore regardé le corps de près.

Pour l'instant, Joseph lit. Avec la fierté qu'il ressent à chaque fois d'avoir appris à lire, à écrire ; et la suffisance de pouvoir le faire encore à son âge sans porter de lunettes... Avec la hargne, aussi, de n'avoir jamais pu éditer ses petites histoires de soldat, sous prétexte que certaines de ses idées pouvaient choquer, quand on ne lui lançait pas négligemment qu'il n'avait pas de style. Cela, bien sûr, était un manque de style évident. Choquer ? Comme si les arabes, en quelques décennies, avaient pu changer. Comme si le Général n'avait pas vu clair dans leur jeu. Comme si la guerre avait été futile.

Joseph lit donc. Il ne comprend pas chaque phrase au premier passage, ce qui identifie le cadavre comme étant celui d'un intellectuel. Forcément. C'est plutôt rassurant, remarque : ces gens là ne sont pas dangereux. Ils n'ont jamais pris d'arme, ne piègent jamais leur corps. Il nous emmerdent juste, tard le soir avant « chasse et pêche ».

Quoi qu'il en soit, tout ce qu'il y a à comprendre, c'est que Joseph peut se servir pour arrondir sa fin de mois. En échange de quoi, il lui suffit de faire disparaître un corps. Et le type à qui appartient ce corps, tout intellectuel qu'il ait été, Joseph se prend à bien l'aimer.

## Enterrements

Dans un enterrement il y a toujours d'affreuses pensées qui envahissent les témoins du morbide attelage. Beaucoup pensent à l'héritage. Mais ceux-là ne sont jamais rongés par le remord. D'autres, les plus proches, souvent sont envahis par une haine fulminante envers le mort. Sentiment d'abandon pour la majorité ; l'impression d'avoir été trahi. L'amour s'exprime de sa plus furieuse façon. L'on en ressent comme un étouffement de rage, maudissant le quoi que ce soit qui est supposé organiser notre cosmos. Et c'est parfois lors d'une mort que l'on commence à croire en Dieu. Non par espoir, donc, mais parce qu'il faut bien maudire quelqu'un. Non par peur de la mort, mais à travers l'idée de la solitude qui sournoisement finira par tous nous dévorer.

Celui qui a décédé est un salaud, un lâche, parce qu'il est parti assez tôt pour être pleuré par des spectateurs encore nombreux. Et on lui en veut aussi d'avoir trouvé un moyen de faire parler de lui un bon moment, bien souvent dans l'hypocrisie craintive de réunions thuriféraires...

Et si le mort était vraiment un sale con ?

*Joseph était un bon gars, me dit-on.*

*Des tréfonds de mon âme, je maudis les imbéciles qui flattent les morts. Mourir n'est pas plus digne d'éloges que le simple fait de vivre. Mourir connement n'est pas plus triste que de vivre en imbécile ; et mon grand-père a fait les deux avec une belle maestria ! S'il y a quelque chose à retenir et à admirer chez lui, c'est bien à quel point il sera resté un imbécile-heureux toute sa vie. C'est la promesse chez les chrétiens d'entrer au paradis. On peut dire qu'il était au paradis pendant soixante-douze ans. Et je le soupçonne d'avoir eu de merveilleux contentements au plus fort de la guerre. Peut-être même des orgasmes quand,*

*dans sa médiocrité de petit soldat, il saccageait des chairs arabes.*

*Je ne l'ai jamais aimé. J'ai toujours eu honte de sentir sa main sur mon épaule. Je me suis toujours sentie violée par sa simple présence.*

*Lors de son enterrement, le plus banal des enterrements, Joseph s'est trouvé plein d'amis sincères. Et parmi eux, tous n'avaient pas l'excuse dégoûtante d'avoir partagé avec lui les moments sanglants de sa plus glorieuse période.*

*Quand à moi, j'ai préféré ne pas souffler un mot. J'ai d'ailleurs eu grand tort. Parce que j'en ai des regrets blessants. Parce que j'ai mis de côté pendant deux longues heures ce que je plaçais au dessus de tout dans ma vie : la sincérité. Et cela, sous la pression de ce qui occupe sans hésitations le dernier rang de mes préoccupations : les conventions sociales.*

*Jamais on n'a vu, ou du moins raconté, un enterrement éclatant de vérité. Jamais on n'a profité de l'occasion pour honorer le mort de toute l'amitié qu'on dit lui porter. Pour moi, l'amitié, l'amour, l'attachement, voici des choses puissantes au delà de tout. Et cette puissance n'entend rien au bien et au mal, mais à la vérité, à la justice intime de chaque être : oui ; et la sincérité en est le fer de lance.*

*Je n'ai rien voulu de lui. Aucun héritage ne comblera son arrogance. Joseph, par le simple fait d'être mon grand-père, n'a jamais jugé bon de se montrer digne d'une affection qu'il croyait due. Ce qu'il prenait sans doute pour un profond respect de ma part était en réalité l'expression de la terreur d'une enfant.*

*Je m'en voudrai sûrement longtemps de n'avoir pas craché ce venin de son vivant. Mais pas de regrets, si ce n'est de ne pas avoir été cause de sa mort. Ça m'aurait contenté contre son ignominie.*

*Son cœur était faible autant en chair qu'en esprit.*

*Son esprit n'était pas plus costaud étant donné les torchons obscènes imbibés de virilité mal baisée, qu'à défaut d'avoir pu éditer, il nous obligeait à lire à table et à haute voix devant nos parents ; lesquels n'auraient pas pu nous protéger en dépit de la tendresse qu'ils nous portent. Je leur concède de bonnes intentions à défaut d'un peu de courage. Ils nous aiment d'autant plus qu'ils s'en veulent. Leur amour, ils nous le doivent.*

*Mon frère était plus courageux que moi. Ou peut-être voulait-il tâter le terrain avant de m'y modeler une belle route lisse et facile.*

*Il avait tenté avant cet « accident » de gagner l'attention d'un véritable grand-père. C'était compter bien mal sur les liens du sang. Et lorsqu'au paroxysme de son flétrissement Joseph a fini par le pousser au suicide à coups de perversités tranchantes, on eut pu dire sans se tromper que mon grand-père n'avait pas fini sa guerre. Il continuait d'exécuter des innocents et des faibles. Ordures !*

*Mon frère ne brillait pas par son QI. Il brillait de cette autre intelligence, celle avec laquelle il utilisait le peu d'outils dont il disposait, dans le seul but, et jusqu'à cet ultime épuisement, d'aimer son entourage et de lui donner de la chaleur, ce seul cadeau sans faille, cette lame guerrière d'un seul tranchant, cette affection qui seule peut nous accompagner fidèlement une fois offerte. Un amour sans reprise ni remise.*

*Joseph, lui, est le seul être sur cette terre qui aura su aiguïser l'épée de mon frère du mauvais côté. Son suicide blessa de nombreuses personnes. Sa mort vint presque à bout de sa merveilleuse œuvre humaine.*

*Joseph lui avait offert, comme pour acheter ce que mon frère lui offrait de bonté (signe indubitable de sa perversion), un anneau. Cet anneau qu'il aimait à nommer mystérieusement « celui de l'intello fumeux »...*

*Expression que mon frère avait prise en compliment, décidé qu'il était à ignorer le répertoire morbide de notre poète barbare.*

*Le premier acte de mon grand-père en apprenant la mort de son petit-fils fut de récupérer cet anneau. Sitôt qu'il le passa à son doigt, le deuil était pour lui fini.*

*C'est le seul objet dont j'ai voulu la garde. C'est ma vengeance métallique, ma perversion à moi. Sitôt passé à mon doigt, j'ai clos mon deuil et gravé les tourments de mon frère dans la chair torturée de chaque morceau de charbon du brasier dans lequel je brûle de toute mon âme les résidus haïssables de celle de Joseph.*

*Et à l'instant de cette pensée, pour sincère qu'elle soit, je ressens jusque dans mes tripes ce feu malsain.*

## Calvaire

La maman de Coline est très malade. Les médecins ne savent pas le lui dire à cette petite fille si aimable, mais sa mère souffre d'une forme rare et intense de colique néphrétique dont même le plus inhumain de nos comiques contemporains, même le plus apte à rire des histoires de caca, ne saurait produire à propos le plus fugitif sourire.

Coline a beau n'être qu'une petite fille, elle n'en conçoit pas moins aisément que sa maman s'apprête à disparaître de sa vie. Elle a beau rassembler dans les traits de son visage toutes les douceurs d'un ange, il n'en reste pas moins que ses prières se prononcent en faveur d'une mort véloce.

Coline ne supporte plus les hurlements de douleur de sa mère. Elle ne supporte plus de retrouver mâchés les rouleaux de papier toilette que sa maman s'enfonce jusqu'à la gorge dans le vain espoir que « ça » et la cloison des toilettes empêchera ses tsunamis vocaux d'arriver aux jeunes oreilles.

Coline parfois se dit qu'avoir, en plus, un papa doit être une chose intolérable. Elle ne sait pas que les parents peuvent aussi bien être en bonne santé. C'est un sujet qui la hante si sombrement qu'elle en a fait le seul occupant de son territoire d'intimité : elle n'a jamais osé en parler à ses camarades. Et d'ailleurs, toute occupée qu'elle est à prier la mort de prendre sa seule famille, Coline ne cherche pas à trouver une oreille attentive dans son entourage. Et puis, qui pourrait entendre ce qu'elle a à raconter ?

Elle-même ne saurait aider personne ; elle n'oserait imposer à quiconque de tels tourments. Ne croit-elle pas, d'ailleurs, que chacun en a autant sur le cœur ? C'est probablement le cas ; personne n'ose lui parler, comment saurait-elle qu'il y a la vie ? Et puis quoi ? Les mots qui combattent la souffrance, même issus des sentiments les plus purs, sont parfois impuissants.

Un jour, alors qu'elle effleurera ses quatorze ans, soient deux avant sa propre mort, Coline devra forcer la porte des cabinets pour trouver le corps recroquevillé de sa mère, exsangue, plus maigre que jamais, baignant dans une odeur innommable. Vidées alors de ce qui leur restera de tendresse, la femme et la jeune fille sembleront se regarder dans la plus totale incompréhension pendant de lourdes minutes.

Coline arrachera l'anneau des mains de cette pauvre femme qui aura serré le bijou de toute la funeste puissance d'un dernier soupir, la rage au ventre, l'enfer dans les tripes. Elle portera alors cet unique souvenir à son doigt, scellant ainsi ses seuls bagages du bien le plus inexplicablement cher de cette femme ravagée.

Puis elle quittera la ville.

## Sans y échapper

Coline a bientôt seize ans. C'est l'anniversaire de la liquéfaction de sa pauvre maman. Aussi, c'est le seul jour de l'année où elle s'autorise à pleurer ; elle se baladera plus longtemps en soirée. C'est aussi le jour où Tom, le patron du petit bar aux abords de son squat, accepte de lui servir un verre d'alcool.

Tom va sur ses quarante ans. C'est le jour où la jeune fille triste se met enfin à verser des larmes. Et Tom ne sait pas refuser à ses jolis yeux verts le verre dont elle a besoin, toute mineure qu'elle semble être. Il aimerait être son père. Il aurait aimé avoir des enfants. Il aurait aimé serrer très fort une petite fille dans ces massues qui lui tiennent lieu de bras.

Coline demande son verre entre deux soupirs vibrants. Les clients sont partis plus tôt que d'habitude. Les gens ont peur de voir la tristesse. Ils ont peur d'une contagion, sans doute. Et les plus courageux ne savent de toute façon jamais quoi faire. Ils se taisent. « *L'inaction est leur configuration par défaut* » disait sa mère passionnée d'informatique. Quelques fanfarons feignent de s'intéresser aux histoires, mais c'est pour eux une délectation plus que de la compassion. Ils sont des charognards.

Tom restera plus longtemps ouvert. C'est décidé. Ce soir, il lui parle. Il lui parle avec tout son cœur avide de donner, il la prend sous son aile ; allez, il l'adopte.

Coline voit Tom s'approcher. Elle se morfond déjà de voir dans son regard la lumière glauque du charognard.

Tom essaye d'avoir l'air sûr de lui. C'est ce qui plaît aux filles, paraît-il.

Coline a un mouvement de recul, lorsqu'il s'assoit à sa table. Il pue l'alcool frelaté, le tabac froid.

Tom voit bien qu'elle est impressionnée, il sent monter une tension entre eux, de celles qui hantent les téléfilms aux flous pâteux qu'il affectionne.

Elle est paralysée.  
Il se lance.

Deux ou trois mots s'échangent où Coline tente de satisfaire son geôlier tout en lui montrant bien qu'il se fait tard, et qu'une si jeune fille devra bientôt aller se coucher.

Deux ou trois mots où Tom sent vibrer ses muscles de toute la passion qui l'habite.

Trois ou quatre mots durant lesquels la peur et la frustration font leur chemin main dans la main.

Quatre ou cinq de ces malentendus qui font les bonnes comédies romantiques.

Six ou sept de terreur et violence.

Huit ou neuf dont le sens devient incontrôlable.

À dix, Tom relâche tout l'amour de vingt-sept années solitaires. Coline est paralysée.

Elle se laisse embrasser, serrer, toucher ; puis déshabiller. Elle laisse son corps être écrasé sur une table de bar sous le poids d'un ex-camionneur pédophile qui ne le savait pas lui-même. Elle le laisse sortir son sexe boursoufflé de désirs vicieux.

Coline a mis du temps à hurler ; La main de Tom jetée dans sa figure lui fera regretter de ne pas être muette.

Coline, alors, se laisse faire. Elle n'a pas vraiment le choix. Elle étouffe ses cris, ceux qui n'appellent plus au secours, ceux que la puissance des coups de reins de Tom fait jaillir de ses poumons.

Si Coline n'est pas bien consciente, elle à parfois l'éclat lucide dans son esprit qu'elle n'a jamais été aussi proche de sa mère qu'à ce moment précis. La torture qu'elle ressent jusque

dans ses boyaux doit s'approcher des brûlures abominables de maman sur son trône de douleur. L'habitude en moins.

Tom y met toute son énergie. Il ne s'arrête plus. Il est devenu une bête. Il écrase la taille de Coline dans ses bras. Il n'entend même pas les craquements de ses os, qu'il fracture un à un.

Mordillant sa peau, il finit par mordre. Excité par le sang, il arrache bientôt des lambeaux de chair ; et au comble de sa libération, alors qu'il se déverse dans une gamine dont le cœur arrive encore à battre, Tom prend le visage ensanglanté dans ses mains énormes, et le cogne en mugissant contre le rebord acéré de la table à demi brisée.

## Dans la foulée

*Que ce vol est long ! Je ne suis pas certain de jamais redescendre. Ou du moins ce qui finira bien par heurter le sol ne sera probablement plus moi.*

*J'ai des tas de choses à penser. Des tas de trucs pas finis. Des tas d'enfants à faire ; avec une femme à trouver et essayer d'aimer.*

*Je croyais avoir le temps aussi, de faire mes erreurs. Tout le monde sait qu'un flic qui n'a pas eu le temps de mal tourner est un flic mort trop jeune.*

*Mort stupide pour un inspecteur de police. Qu'est-ce qui m'a pris de ne pas regarder en traversant ?*

*Sans doute la vue d'un patron de bar pendu à un réverbère et la découverte d'un « chantier de jeune fille » étalé sur une table éclatée. J'ai certainement été déconcentré...*

*Si ! Ça y est ; je me souviens ! J'ai éprouvé tellement de tristesse et de dégoût... Je me suis senti si humain, si proche de ce corps mutilé.*

*J'ai pris ce qui pouvait encore être pris dans mes bras. Et puis je suis sorti avec, pleurant et gémissant pitoyablement. Si j'avais su... Quel ridicule.*

*Je vais me faire foutre de moi par les collègues. J'avais l'air fin.*

*Mais enfin, un camion, ça ne passe pas inaperçu quand même ! Comment se fait-il que je ne l'aie ni vu ni entendu ?*

*Et ce bruit insupportable qui passe en boucle dans ma tête. Ce craquement brusque. Était-ce celui de mes os ?*

*Ça y est ! J'y suis ! L'anneau. Ce putain d'anneau auquel j'ai accroché mon regard. Je n'ai pas pu m'en défaire. Il brillait, cet anneau, d'un éclat...*

## Légiste

*« Bon ! Au boulot. J'ai deux corps à séparer avant le dîner. » Voilà ce que Gerdt se dit à voix haute.*

*C'est ainsi qu'il procède depuis bientôt quatre ans.*

*C'est le docteur Valdez, son maître et prédécesseur, qui le lui a enseigné à travers la porte du vestiaire où Gerdt s'était enfermé après sa première autopsie : « Tu sais, tu peux à travers un humour un peu cynique te déshumaniser quelques heures. Tu peux plaisanter avec la grande faucheuse. Après tout, ne plaisante-t-elle pas souvent avec nous ?*

*L'humour est notre plus beau talent. Il nous permet de « syntaxer » le temps. Nous le mettons entre parenthèses, l'aérons de virgules ; nous plaçons des points d'exclamation pour équilibrer les grands points d'interrogation.*

*Je vois vraiment le temps comme un texte, Gerdt... Tout y est. La grammaire nous contraint, mais une fois connue elle nous permet d'aller plus loin, de comprendre les lignes ardues du grand écrit que nous vivons.*

*Allez, cesse de pleurer. Je sais trop bien que tu te poses des questions sur le métier. Ne t'inquiète pas. Avec le temps tu constateras que ton estomac retourné n'est le retournement que du sujet et du verbe... Illustré par ton corps. »*

*Gerdt avait ouvert la porte. Valdez était entré. Il tenait encore dans ses mains un bassin de lambeaux sanglants.*

*« As-tu seulement remarqué que ton terroriste maladroit avait en fait le cœur... sur la main ?! »*

*Le fou rire qui explosa dans les vestiaires ce jour-là fut aux yeux de Gerdt l'acquisition de son plus haut diplôme de médecine.*

Dans cette attitude qui pouvait sembler grossière et mal venue aux yeux des gens se cachait en réalité la plus haute estime et le plus intense respect pour le genre humain. Gerdt rendait toujours hommage au mort en se payant avec lui une ultime complicité ; une bonne tranche de rigolade sur sa tranche de viande. Une manière douce de lui laisser accepter qu'un inconnu pénètre sans son avis son intimité. Tout comme un médecin de ville, Gerdt considérait ses clients avant tout comme des patients et leur offrait l'ultime soin de réduire la terreur ignorante de la mort la révélation de sa simple cause.

Son métier.

Il donnait ainsi aux proches les outils nécessaires à faire un deuil moins lourd. Et peut-être aussi offrait-il aux esprits de ses patients un peu de recul vis à vis de leur vaisseau terrestre. De quoi s'en détacher plus aisément.

Cette manière de voir, un peu à part, il l'a héritée de sa mère. Une voyante ; une vraie voyante, honnête et tout. De celles qui n'ont ni plaque ni honoraires. *« Je suis juste très sensible »*, dit-elle aux gens qui viennent la remercier pour ses services. *« Non, non, ce n'est rien. Ce n'est pas un métier, vous savez. Tout le monde peut le faire. Il nous suffit d'observer attentivement ce qui nous entoure... les signes »*. Elle prend juste volontiers ce qu'on veut lui donner.

Pour l'heure, Gerdt cherche à trier ces morceaux emmêlés d'une jeune fille et d'un policier.

*« Alors... Ce petit cœur est à mademoiselle, ce charmant... non, c'est juste un organe à vocation reproductrice... conséquent au demeurant... C'est à monsieur, indubitablement. Oh ! Monsieur faisait un régime à l'asphalte... Excusez-moi, mademoiselle, mais ce doigt n'est pas à vous. Quelques effets personnels : gants presque blancs, matraque en bon état de marche, boucle d'oreille, anneau... Alors celui-là, je ne saurais dire auquel de nos patients si patients il appartient. Et les deux dossiers font mention de deux sans famille... »*

*Mademoiselle « je ne sais qui », inspecteur Berlot, votre anneau si joli ira dans mon tiroir des objets à réclamer si je n'arrive pas à trouver auquel il appartient. Ce serait triste, n'est-ce pas ? Votre silence complice me parle ; parce que c'est vous je ferai mon possible. De plus s'il est à mademoiselle, ce sera une piste pour son identité »*

Dans ces cas-là, il faut bien admettre que le meilleur légiste du monde n'a d'autre choix que d'appeler au secours une bonne voyante.

## Deryldea

Deryldea décroche le téléphone d'une main tremblante. Elle a senti à l'instant le souffle rauque de la mort louvoyer autour de son fils cadet depuis qu'il était entré en faculté de médecine, mais cette fois elle en a vu l'ombre se tourner droit vers lui. Comme si Elle l'avait reconnu dans une foule immense, trépignant de ne pouvoir le rejoindre avant d'avoir bousculé les gens qui les séparent.

- *Maman ?*
- *Comme je suis heureuse d'entendre ta voix, mon Gerdt.*
- *Maman, j'aurais un service à te demander demain soir, après le dîner. Il faudrait retrouver le propriétaire d'un bijou. Aucun des deux n'a de famille suffisamment proche pour le faire*
- ...
- *Maman ?*
- *Je suis là, mon petit. Bien sûr. Quand tu voudras.*
- *Merci d'avance, maman ; à demain.*
- *À demain, oui, demain... Fais bien attention à toi.*

Pendant toute la conversation Deryldea sent, appuyant avec sévérité sur ses épaules, la même funeste présence surveillant attentivement leur conversation.

Deryldea a eu par le passé quelques visions de la mort. C'est une chose qu'elle respecte, et dont elle a parfois ressenti la douceur cachée au commun des mortels. Mais à cet instant, elle vient d'apprendre que la mort soit est schizophrène, soit n'est pas seule à agir.

## Fuite

*«Je ne sus fermer les yeux, cette nuit. Je ne sus desserrer les poings. Mes sens étaient entièrement tournés vers cette ombre abominable qui regardait mon fils. Je n'avais jamais connu autant de désir ni autant de perversité chez un esprit. Et je me mis dès lors à croire aux démons.*

*Normalement le mal n'est fait que par ignorance du bien. C'est ce qu'on m'a enseigné. Mais là, vraiment, j'étais toute retournée.*

*Mon Gerdt est venu manger. Et je voyais planer au-dessus de lui le tourbillon d'une colère sans faille. Durant tout le repas, je sentis des bras haineux entourer chaque bouchée que nous prenions. Comme si la chose était avide de gâcher le moindre des plaisir de nos vies. Pas un mot ne nous échappait que sa bouche monstrueusement informe ne reprenait en écho sarcastique.*

*La présence était si puissante que je fus étonnée d'être la seule à la percevoir. Et la peur tout comme la sagesse m'interdisaient de dire quoi que ce soit à mon fils ; prononcer des vérités qui sont naturellement cachées aux mortels, c'est se donner un pouvoir sur eux dont ils n'ont ni le désir ni l'intérêt. Ils n'écoutent jamais les conseils avisés des sages et des clairvoyants.*

*Mon attention était tellement portée sur la présence maléfique, sur son regard sans racines, que je ne fis pas immédiatement le lien avec l'anneau que me montra Gerdt.*

*Il me le tendit, je le pris.*

*Mon âme bondit en arrière, laissant mon corps s'écrouler sur la chaise.*

*Lorsque je repris connaissance, ils étaient là tous les deux, au dessus de moi. Gerdt était soucieux de ma santé,*

*l'ombre l'imitait, reprenant à son compte l'émotion de mon fils, et la gâchant en raillerie aigre. Et leurs visages commençaient déjà à se ressembler. Le démon prenait possession de lui, de son image, et le détournait déjà de ce qu'il avait à offrir.*

*Deux semaines plus tard, décidée à agir, j'allais rendre visite à mon fils à son travail.*

*Il était parti déjeuner. Aussi je décidais de l'attendre.*

*Il me fallut quelques minutes à peine pour discerner dans l'ombre du bureau comme une émanation noirâtre. J'ouvris les tiroirs et finis par découvrir l'anneau.*

*À ce moment, un cri incisif transperça mes oreilles. Un cri unique de centaines d'âmes en souffrance. Un cri littéralement « immonde », de ceux qu'aucun monde n'abrite donc ; mais qui ne laissait aucun doute sur le supplice qu'il reflétait..*

*Résistant à l'évanouissement qui me guettait, je trouvais la force de prendre l'objet et de m'enfuir avec.*

*Dans la rue, je dus continuer à supporter cet effroyable vacarme tandis que l'ombre infâme me faisait face comme pour me barrer la route. Son regard était amarré au mien. Nulle haine au monde ne saurait approcher ce contre quoi se battaient mes pas. »*

Puisant dans tout son amour pour Gerdt, sa mère se rendit à la plus proche décharge. Là elle mit la main dans sa poche après avoir bloqué sa respiration, prête à affronter une nouvelle attaque.

Mais au fond de sa poche, elle ne trouva qu'un trou.

## Maison de retraite

Parmi les fins d'humains, les indésirables, les édifices croulants qu'on laisse pourrir sous couvert d'éthique, ceux qu'on ne sait pas abattre ; parmi les gâteaux malades, aux fins de parcours sans gloire, ceux qui ne choisissent pas, et n'en ont plus les moyens, d'ailleurs ; parmi les choses errantes, les monstres de la vie, les déformés souffreteux, les désévolutionnés, les dégénérés, les mous humides, les secs cassants, les obsédés par des fantasmes qu'ils n'ont plus les moyens de vivre ou de cacher, les « dont le cœur continue obstinément de battre » ; parmi ceux qui ne lâchent pas leur héritage, les terrorisés de riens multiples, les fanatiques à leur paroxysme, les passés de mode ; parmi les locataires parqués, les oubliés, les cachés, les expositions vivantes, les cimetières ambulants, ceux qui attendent sans savoir quoi, ceux qui attendent et qui croient le savoir, ceux qui refusent de partir, ceux qui, dans le doute, préfèrent un quart de « rien » qu'un demi « tu l'auras », ceux qui ont honte, ceux qui sont ravis, ceux qui déchaînent enfin leur cruauté, ceux qui sont adorables parce que sans dangers, ceux qui disparaissent et dont on parle, en bien, en mal, mais on en parle, ceux qui s'effacent ; parmi les « tous égaux », les finissant-gémissant, les dérangés, les dérangeants, parmi les piètres acteurs d'une apocalypse miniature, Mme Trugier réside avec ce qui lui reste de cerveau entre les trous d'un Alzheimer galopant.

Elle n'est pas à proprement parler la pire locataire de la maison de retraite des *Chrysanthèmes* : elle ne dérange personne et est indérangeable elle-même. Elle ne réagit presque plus à rien. C'est un meuble.

Des boursoufflés d'inquiétudes qui échouent dans l'établissement, il y a des gens qui ont la volonté de prendre

soins. Il y a des gens qui choisissent de perdre un temps précieux, dans l'espoir sans doute que la pareille leur sera rendue en temps voulu. Ces gens sont considérés par d'autres de leur entourage comme courageux. Il n'en est rien. Ils se terrent lamentablement au fond d'un mouvoir, ils se cachent de la mort comme tout le monde, si ce n'est qu'ils le font en se dissimulant dans ses jupes même.

Il y a des gens aussi, qui malgré tout se prennent d'amitié pour leurs vieillards décrépits. Une amitié, un attachement, quelque chose d'un peu plus honnête et ouvert qu'un simple rapport de dépendance ou de pouvoir.

Et ainsi, il y a Caroline Gourtelle, jeune et blonde infirmière.

Caroline a son chouchou parmi les pensionnaires : c'est justement Mme Trugier.

Lorsqu'elle fut admise aux *Chrysanthèmes*, cette femme charmante était l'une des seules que l'on pouvait encore appeler une dame. Elle aimait parler, était à l'aise partout, faisait une bonne attraction aux heures libres des autres occupants.

Elle était une vieille femme sage et bienveillante, prenant soin des autres, même dans son état.

Elle était arrivée ici, au départ, de son propre chef. Elle avait décidé de finir sa vie dans ce lieu avec les autres. On eut dit qu'elle avait une mission à mener ici.

La curiosité de Caroline était suffisamment piquée pour qu'elle s'intéressât à cette dame aux nobles allures pour ne pas employer le terme violent et brutalement mâle d'un charisme à couper le souffle.

Mme Trugier avait entretenu la curiosité de la jolie Caroline pour finir par s'en faire une amie et confidente. Enfin... C'était surtout la jeune femme que se confiait. Mme Trugier aimait à parler mystérieusement.

Depuis un mois environ, le cerveau de Mme Trugier se décompose à une vitesse vertigineuse. De l'esprit qu'elle aimait tant chez elle, Caroline n'arrive pas à se détacher. Elle sait pertinemment qu'il est presque totalement perdu. Elle sait aussi que bientôt, son amie n'aura plus assez de matière grise pour actionner ne serait-ce que ses poumons ; Elle s'éteindra si aucun de ses trois enfants ne décide de la brancher.

Tout le monde y pense en général. Beaucoup le font. Aucun n'a jamais trouvé de raison valable pour le faire.

Mais à son tour l'infirmière Gourtelle, malgré sa rude expérience et son professionnalisme, se prend à ne pas vouloir laisser s'éteindre ce qui reste de son amie.

Aussi elle passe beaucoup de temps auprès d'elle. Elle lui parle, encore et encore, laissant aux débutantes le soin de changer les couches d'autres ancêtres. Elle parle, elle parle, est présente à ses côtés ; Parce que parfois elle croit percevoir une vague étincelle sous les paupières fatiguées de celle que les méchantes gens surnomment déjà « *la loque-à-terre* ».

Aujourd'hui, Caroline s'est souvenue qu'elles n'avaient pas eu l'occasion de parler de son dernier petit ami qui lui avait offert un anneau de fiançailles. Alors elle le sort de sa poche où elle le met depuis un mois environ pour ne pas le perdre, lorsqu'elle travaille. Elle le lui montre, lui explique qu'elle ne sait pas encore si elle doit s'unir à ce garçon charmant.

Comme d'habitude, ce qui reste de Mme Trugier n'exprime rien pendant le monologue de l'infirmière. Et comme souvent, Caroline finit par s'assoupir en tenant la main de la mourante.

## Coupure de presse

*«Hier soir, dans la maison de retraite des Chrysanthèmes, un terrible incendie s'est déclaré. Les pompiers ont eu beaucoup de difficultés pour venir à bout des flammes, et les causes de l'incendie ne sont pas encore connues. Cependant, les premiers éléments de l'enquête laissent supposer une fuite de gaz. Quand à savoir si elle est d'origine accidentelle ou criminelle, l'inspecteur Ghudjoh chargé de l'affaire préfère attendre pour se prononcer.*

*Des réponses sont exigées énergiquement par les nombreux proches des victimes qui se comptent parmi les pensionnaires et le personnel de nuit au nombre ahurissant de vingt-sept. Vous accéderez à cette funeste liste dans notre rubrique nécrologique en dernière page.*

*Des blessés également, brûlés ou intoxiqués à différents degrés par la fumée. Déjà, une jeune employée, Mlle Gourtelle, est érigée en symbole de la lutte pour la survie des victimes. Brûlée au troisième degré, l'infirmière du mois, à laquelle nous avons consacré un article dans notre numéro de juin, attend de subir en urgence une importante greffe de peau. Une opération risquée.*

*Aussi nous profitons de ces pages pour appeler les habitants de notre commune à venir effectuer des dons du sang à l'hôpital Saint Georges. Nous manquons cruellement de sang en France ; aujourd'hui plus que jamais à St Georges.*

*À ce sujet, nous vous proposons dans ce numéro un article spécial au sujet des [...] »*

## Fuite

Le regard vide, l'œil presque translucide, les paupières rougies de la douleur de rester ouvertes, Mme Trugier se lève de son lit. Aucune expression n'est portée à son visage, aucune émotion n'y paraît si ce n'est l'éternelle détermination qu'évoque un visage crispé de vétéran finissant.

Elle se dresse sur ses jambes déchues, avance vers l'infirmière endormie. Après que le nuage fugitif d'un effort a passé sur son front, elle enfouit sa main dans la poche de Caroline. Elle en sort l'objet métallique puis, de ses petits pas malades, se dirige vers la cuisine de la maison des *Chrysanthèmes*.

Après un périple d'une centaine de mètres, le vieux tas de chair arrive enfin aux fourneaux, actionne les différents boutons que sa main peut encore sentir, fait de nombreuses pauses, respire bruyamment, cherche quelque chose. Le gaz file. Elle se concentre, il manque quelque chose. Enfin elle semble attirée vers la table. Elle s'y rend, cherche encore, retrouve ce qu'elle cherchait. Elle prend les allumettes, elle retrouve les fourneaux, elle y met l'objet, puis craque une allumette.

## Extrait d'article

« [...] que l'enquête mènerait à un incendie d'origine criminelle. Cependant, il apparaît qu'il s'agit plutôt d'un accident regrettable. On ne sait à qui imputer la faute d'une personne adulte mais irresponsable, d'autant plus qu'elle fut la première victime de son acte, et c'est encore pour les proches que la conclusion d'enquête est la plus difficile à entendre. La mairie a mis en place une permanence psychologique accueillant victimes et parents. Quant à l'infirmière grièvement blessée, elle n'a pu passer la semaine. Nous nous joignons à ses parents et à son fiancé dans la douleur.

Combien d'atroces souffrances telles que la sienne sont encore à endurer pour que les autorités concernées prévoient la mise en œuvre de règles de sécurité dans des établissements considérés jusqu'alors comme des zones peu risquées ? Des mouvements locaux affirment que la mise à l'écart du quatrième âge serait un acte politique délibéré. On peut dès lors penser que [...] »

## Maître Joers fils, notaire

« Sachez avant tout que je déplore les circonstances qui vous réunissent tous trois devant moi. Je souhaite vous présenter mes condoléances les plus... »

« ... aussi ai-je procédé à la lecture du testament de votre mère et m'appête à vous en exposer le contenu, non sans avoir rappelé... »

« ... des possessions citées dans le testament de feu madame Deryldea Trugier, il reste à ce jour, tous frais et honoraires déduits, la somme de sept mille huit cent euros, ainsi qu'une garde-robe qui sera selon sa volonté léguée à Emmaïs ; et quelques effets personnels dont certains bijoux d'une valeur qu'il m'appartient de déterminer. Il semble que concernant ces bijoux, votre mère désirait que leur garde soit tirée au sort pour chaque pièce, entre ses trois enfants. C'est une originalité qui, espérait-elle, je cite : « ne sèmera pas la discorde entre mes héritiers ». Elle mentionne à ce sujet que par cet acte, elle vous donne, je cite : « la dernière leçon d'une mère et d'une humble voyante », en conclusion de quoi elle ajoute que « vous devez faire confiance aux hasards de cette vie qui vous porte de surprise en surprise, bonne ou mauvaise, peu importe, ils vous construisent ». Jolie rime, si vous me permettez...

Aussi, si vous êtes prêts, nous pouvons dès maintenant procéder au tirage au sort sur le sujet des bijoux que nous avons retrouvés après l'incendie. »

## Chance ?

Gerdt fut bien étonné en retrouvant l'anneau sans propriétaire. Il se dit, avec l'humour dont il se faisait la plus noble armure, que sa vieille maman devait déjà montrer ses premiers signes de démence lorsqu'elle le lui avait pris. Il pensait effectivement qu'on avait volé cet anneau. Il soupçonnait un stagiaire en quête du salaire qu'il devait estimer nécessaire à supporter un métier certes difficile. Ou bien pourquoi pas, un mort qui ne pouvait partir en terre sans avoir gardé un souvenir de la surface. Tout et n'importe quoi mais pas sa mère. Vraiment, là, il ne pouvait qu'approuver le testament au sujet du hasard. C'était une surprise de taille, le petit détail qui donne le sourire, même en de telles circonstances ; et par conséquent, assurément une bonne surprise.

**L'esprit partagé de Faenne Clorun**

## 1 Faenne

« Je suis seule. Seule devant ce miroir. M'efforçant de trouver en moi quelque émotion. Quelque chose d'animé. Une tonalité entre les palpitations de ma chair, une note, un indice, une promesse d'humanité. Je m'entends respirer, si calmement. Je sais que je peux me mouvoir, d'habitude. Mais je n'ai plus de volonté. Suis-je réellement vivante, plantée là, seule devant ce miroir ? Je cherche une source vive, planquée dans mes entrailles, une chaleur au delà du petit 37°C et quelques de mon corps, plantée idiotement, les pieds gelés sur le carrelage couvert de sang de la cuisine, couvert de sa vie d'imbécile sous la forme si simple de cette flaque d'une beauté flamboyante. J'ignorais qu'une telle charogne puisse produire une œuvre aussi parfaite. De l'art. Pur. Brut. Formé de reflets, de matière, jouant avec le temps : le sang coagulant lentement, rouge, puis brun, d'une homogénéité troublante, presque artificielle, épais et visqueux. Et pourtant quelle noblesse ! Oui, il renfermait toute cette beauté ; et il lui avait fallu crever pour me la montrer. Maintenant je suis seule, fixant mon reflet, avec en guise de second plan l'étalage de sa beauté. Et j'entends les sirènes qui approchent. M. Dowin, le voisin du dessus, a dû entendre et appeler les flics.

Alors je quitte un instant le miroir et grave des souvenirs du moment : sa tête renversée en arrière doit manquer tout ce spectacle. Mais aurait-il su en apprécier la valeur ?

Une secousse traverse mon visage pour prendre la forme d'un sourire : je me dis que les enquêteurs sont des gens enviables. Ils

voient des chefs-d'œuvre tous les jours, à leur gré, sans se presser. Pas autant que le criminel en tout cas. C'est un art qui leur est réservé, qu'ils sont payés à observer, des ambiances majestueuses de simplicité : la mort donnant naissance, presque spontanément, à une sculpture, touchant à tous les sens, et variant dans la durée. Et encore. Si la société n'était pas si rangée, soignée, aseptisée, peut-être aurait-on la chance de voir mon mari se décomposer durant des mois.

Le son des sirènes s'intensifie. Je regarde par la fenêtre, sachant que j'attends d'être prise comme la biche attend qu'on l'achève. Quoi d'autre ?

Les voitures se garent, dans le cliché d'un ballet abstrait ; des uniformes d'un bleu plus vif que leurs propriétaires s'extraient de ces masses clignotantes.

Je m'apprête à retourner à mon miroir, mais mes yeux, mais mon cœur, ne suivent pas mes pas. Un épieu invisible m'a empalée à travers la fenêtre.

Il a posé un pied à terre, cet épieu. Il a fait trembler le sol jusqu'à moi. Et puis sa main s'est appuyée sur le dessus de la portière, avec une sensualité ébranlant l'écoulement du temps tout autour. Enfin, ses cheveux ont attrapé le vent, hissant toute sa prestance comme la voile d'un de ces grands navires auxquels on ne sait donner de sexe tant ils ressemblent aux anges. »

## 2 Riln

J'aime ce vent. Il est gage de mon existence : si je le sens, c'est qu'il doit bien me sentir aussi.

Un type a appelé pour signaler une dispute particulièrement violente dans l'appartement du dessous. C'était déjà arrivé. Souvent. Mais cette fois-ci le bruit avait cessé brutalement et l'indiscret voisin, dans sa bienveillance, s'était inquiété pour madame Clorun. Et notre réceptionniste, désespérément habitué et impuissant face au cas Clorun qu'il suivait en connaisseur de séries B, s'était affolé lui aussi.

À présent, un jeune et bel enquêteur se mêlerait à l'intrigue, constatant les bleus de la femme battue ; puis disparaîtrait comme il était venu, tout aussi impuissant que le public, après s'être fait raconter qu'elle était « *malheureusement tombée dans l'escalier* ». L'inspecteur, c'était moi.

Perdu dans mes pensées, j'ai fini par arriver devant la porte délicatement enfoncée par mes collègues. Et je vois ces exemples de virilité sortir prestement de l'appartement en hoquetant. Certains se vident lamentablement dans le couloir.

J'entre.

Et je me dis tristement que mes vacances vont devoir être repoussées, parce que la série risque de se pimenter un peu.

Il va falloir retrouver Madame Clorun...

## 3 Faenne

Je suis partie. Je suis en cavale. Et je suis en train de revivre. De vivre.

Une vie avec un but. Une naissance. Avec la motivation. D'un amour à gagner. Un esthète à convaincre. Il ne peut être qu'un esthète, je l'ai vu à son allure. Et des plus délicats...

## 4 Riln

– *Ça ira, chef ?*

« *Oui, ça ira, mon petit Berlot. Tu sais, j'ai bien du mal à éprouver la même chose que toi. C'est peut-être pour ça que je suis inspecteur, et toi, un simple flicard-smicard.* »

Ravalant mes pensées, je réponds que oui, ça ira.

– *On dirait vraiment une boucherie.*

Il a l'air extrêmement écoeuré par ce spectacle. Pauvre garçon. À vrai dire je ne me souviens pas avoir jamais été écoeuré par quoi que ce soit. Ni vraiment exalté, d'ailleurs. C'est ce qui me permet d'être un bon inspecteur.

Ce que j'aime n'émeut plus personne de nos jours. Le vent, la tempête, la foudre, les tremblements de terre, tout ce qui fait plutôt chier les gens, sinon les effraye. A priori, je n'émet de jugement hâtif ou définitif sur rien. Tout cela me fait une *carapace d'apathie*, comme je me plais à la nommer, qui me protège de la bêtise humaine.

Cependant, depuis que j'ai pénétré dans cette cuisine, quelque chose a remué en moi. Et comme mes tripes, en matière d'émotions, sont un peu rouillées, le phénomène est lent à démarrer, ce qui me permet de les remettre à leur place, le temps d'effectuer les quelques observations nécessaires à l'enquête.

Étrange.

Je laisse le reste à Valdez, le médecin légiste de garde.

– *Berlot, on laisse la boutique au boucher.*

Berlot ne semble pas goûter l'allusion...

## 5 Riln

On m'a appelé tout à l'heure pour un assassinat.

Ils doivent vraiment manquer d'effectif pour m'en coller deux sur le dos.

Cette fois-ci c'est un cadavre d'homme d'affaires qui gît dans une chambre d'hôtel à putes, entouré de draps rose et crème, tendus à travers la chambre. Une mise en scène. Élaborée.

Les draps aspirent encore lentement le sang de la victime : *dernier soupir d'une vague sur une plage de sable fin.*

Mes tripes se remettent à s'agiter ; à danser... Non, à onduler ! Et à transmettre un lent et profond ressac dans toute ma colonne vertébrale. Je sens mes os vibrer. Juste quelques secondes. Mais avant que j'ai pu me reprendre, le mot m'a échappé : « *sublime* ».

Berlot ne semble pas y prêter attention. Il doit penser que je suis d'humeur ironique.

C'était pourtant pure sincérité de ma part.

Cette chorégraphie morbide m'a éveillé à un sentiment très inhabituel. Je sais dès lors que je n'ai bel et bien qu'une seule enquête à mener.

## 6 Faenne

– *Avez-vous aimé, inspecteur ?*

## 7 Riln

Le troisième meurtre n'a pas tardé. J'étais, je dois l'avouer, impatient de me mesurer à mes tripes une nouvelle fois. Là, je ne me laisserai pas surprendre.

Un notaire.

Dans sa cave. Avec braqué sur lui un amoncellement de projecteurs colorés : les lumières sont habilement filtrées par des jeux de pochoirs. Et c'est une grande maîtrise qui les contraint à faire briller le sang dans les yeux du sujet. Enfin... de la victime.

Et voilà. Mes tripes de se remettre à émettre ces douces vagues de chaleur mêlées de frissons ; non, de secousses imperceptibles... Comment « dire » une jouissance ? La jouissance est-elle si intime que nos ancêtres n'ont pas osé inventer de mots pour la décrire ?

Berlot semble de moins en moins sensible aux lieux que nous visitons. À peine a-t-il évoqué la ressemblance avec une discothèque.

Mais moi. Moi ! Qu'est-ce qui me prend ? Puis-je continuer à être flic dans ces conditions ? Je savais bien que c'était pour beaucoup un métier de passion, mais je ne voyais pas les choses comme ça. Ce travail... Oui, ce travail, étalé devant moi, est fait... avec amour.

Berlot commence les investigations. Sans me demander mon avis. Et l'espace d'un instant, je le hais de saccager cette œuvre. La notion, assez mal venue ici de respect du travail d'autrui me traverse l'esprit.

Quelque chose attire mon regard. Par le soupirail de la cave, quelque chose *attise* mon regard. On m'observe. Et je me rends compte que le détail qui achève de magnifier la toile se trouve juste là : sous mes yeux des yeux, ceux d'une femme, pleins de douceur et de bienveillance. Les yeux de l'artiste.

## 8 Faenne

Il me regarde. Il me fixe. Et encore une fois il me cloue sur place. Comme il a l'air calme... Mais ses yeux le trahissent. Il est troublé ; touché par cette « installation » de mon *expo-perso itinérante*.

Il sait. Il sait qu'il est aimé, chéri par quelqu'un, quelque part. Et je sais quant à moi que bientôt je ne l'envierai plus ; plus pour ça.

## 9 Faenne

Il n'a rien dit.

Il m'a regardée une éternité ; je suis sûre qu'il m'a vue ; puis il a balayé la cave du regard. Lentement.

Lorsque celui qui l'accompagnait a éteint les projecteurs pour allumer l'ampoule blafarde de la cave de maître Joers, il est reparti. Alors de nouveau mais comme lui cette fois-ci, je me suis enfuie.

## 10 Riln

Trois jours !  
À attendre désespérément.  
À rêver de ces scènes macabres. Me réveillant en sueur, emmitouflé dans une fièvre délicieuse. À acheter tous les livres dont les titre comportaient le mot « esthétique ». Pour comprendre.

Et j'ai finalement compris qu'elle rendait aux gens leur dignité. Fixer leur beauté dans ce que le vivant peut accomplir de plus ultime, de plus éternel : leur propre mort.

En entrant dans la salle de bain de cette vieille dame, vibrant le *confutatis* du *requiem* de Mozart de ses quatre murs, éclairée par de sombres bougies tremblotant dans le parfum humide des pétales de rose et de violette enveloppant ce corps exsangue, j'ai versé une larme. Et il advint que cette larme en tombant écarta quelques pétales, venant parfaire la composition délectable de ma chère proie.

Berlot dût croire que je me ramollissais vraiment. Lui qui était à présent complètement sourd à son humanité, aveugle au beau, idiot à l'inspiration, tel une bête ruminant ses cours de flic.

Cette larme ne pouvait qu'être prévue par l'artiste. Elle m'attendait. Elle comptait avec ma présence dans son œuvre. Ce qui signifiait non seulement qu'elle devait m'observer, mais surtout qu'elle créait tout ceci pour moi. Juste pour moi. Dès lors j'étais complice et sans doute la douceur de son regard, la dernière fois, m'était-elle bien destinée.

## 11 Faenne

Par le trou que j'ai percé dans le mur derrière le lavabo, j'observe mon amour portant son point d'orgue à mon musée mortuaire pour la vieille Kathy Orlsen. Et je ne peux m'empêcher de laisser poindre moi aussi quelques larmes aux bords de mes yeux. Je les ferme humblement quelques secondes afin de les libérer. Les sentir dévaler mes joues comme des chevaux sauvages. Puis je me colle de nouveau à mon judas.

Mais là, je ne vois plus que l'exécrable gêneur de *mon* enquêteur qui saccage déjà mon travail... Je tente de mieux me positionner, de trouver un bon angle de vue. Rien. Il n'est plus là...

Mince ! Ai-je fait une erreur ? N'était-il pas ému, pourtant ? Pourquoi partir si vite ? Je ne peux pas croire qu'il...

Lentement un souffle chaud enveloppe ma nuque et je sens la présence bienveillante d'un homme qui se rapproche de moi. Il pose ses bras sur mes hanches puis m'emprisonne en entremêlant nos mains contre mon ventre. Il se colle tout contre, blottit sa joue au creux de mon cou, ressert un peu son étreinte.

Il est venu à moi tout entier ; partager un moment de tendresse que je n'aurais su espérer. Il m'offre la magie d'un instant nécessairement fugace. Une vapeur de bonheur, car bientôt il m'arrêtera. C'est ce qu'il a à faire.

Aussi je profite de l'instant pleinement. C'est le premier repos depuis le début de la course. Je me laisse aller dans ses bras, envahie du parfum éphémère d'une affection tellement douce. J'allonge le temps. Assez pour en emporter un souvenir intense et durable dans la cellule qui m'attend.

Ça y est. Il commence à desserrer ses bras. Il prend mes épaules ; doucement me tourne face à lui. Les yeux clos, il observe mon visage. Il le caresse du bout des doigts comme pour le découvrir, comme pour lui faire l'amour. Juste mon visage. Une délicatesse, une douceur immense dont je n'aurais jamais cru quiconque capable.

Il m'attire à lui, m'étreint à nouveau, envoyant mon âme loin au dessus de ce monde qui me condamnera sans comprendre.

Quelques minutes élégantes. Il s'écarte un peu, regarde vaguement au dessus de mon épaule ; il ne m'a toujours pas regardée ; ses gestes pleins d'une tristesse accueillante. Il sourit ; je le sens au mouvement de sa barbe naissante contre ma joue.

Essuyant de son pouce le sang qui coule encore sur mon épaule, je l'observe, moi, tandis qu'il fixe à présent le sol ; et il sourit maintenant d'une manière simple, sans autre sentiment que la sérénité la plus gracieuse. Et son sourire merveilleux s'ouvre légèrement pour laisser passer le murmure de ces mots :

– *À bientôt.*

## La vie éternelle de M. Dowin

## Présentations

Victor Dowin se trouve bien assez vieux. Il a bien assez vécu. Et puis quatre-vingt-sept ans, c'est un bel âge pour mourir. Certes, il eut préféré quelque chose de plus exotique qu'un lit de l'hôpital St Georges... Mais au moins, n'a-t-il pas évité l'hospice des *Chrysanthèmes* ? Parmi les vieillards abandonnés par leur famille.

Ses enfants sont des gens sages. Ils acceptent cette règle du jeu. Et puis Victor leur a inculqué une foi chrétienne solide. C'est sa petite-fille, Lina, qui semble s'inquiéter le plus de le perdre. Étant données les conditions, il est temps de lui parler un peu en privé.

M. Dowin est un homme bien. C'est ce qui se dit autour de lui. Aussi en est-il persuadé. D'autant plus que sa petite famille est assez heureuse, en somme. Un peu embourgeoisée, certes ; mais il a su garder la simplicité saine de ses origines paysannes. Quelque chose qu'il qualifie d'humain. De la générosité, de la gentillesse, un goût certain pour le travail autant que pour le loisir.

M. Dowin estime avoir bien vécu, oui. Dans son époque. En constante évolution, gardant ce qu'il trouvait bon d'une mode à l'autre. Il a un peu voyagé aussi, s'est aéré l'esprit, si bien qu'il sera resté vif jusqu'au bout. Même quand sa femme est morte.

Bien sûr, ce fut un coup dur. Mais enfin, il avait considéré que sa mort était presque bienvenue. Ils s'étaient aimés réellement, depuis le début, toujours tendrement.

La maladie d'Enia était une chose assez laide, de celles qu'on ne pouvait souhaiter à son pire ennemi. Elle l'avait rendue totalement dépendante de lui. Elle ne savait plus parler à la fin.

La lente déchéance de ce pauvre corps avait donné à M. Dowin l'occasion de réfléchir sur la grande faucheuse, sur Dieu... Le fruit d'un labeur qu'il partagerait avec Lina avant de se laisser choir dans la quiétude d'un repos mérité.

## Version I

- *Oh, grand-père !*
- *Bonjour, Lina.*
- *Comment vas-tu, aujourd'hui ?*
- *Il est temps que nous en parlions, entre nous, ma petite.*
- *Papa est parti offrir un café à maman. Nous sommes tranquilles quelque temps, grand-père.*
- *Bien. Installe-toi ici, alors.*

Lina serre la main de son grand-père, allongé sur un lit qu'elle déteste, un lit qui sent la mort, un lit qui lui rappelle celui sur lequel sa grand-mère Enia les a quittés, il y a quelques années. C'est l'un des rares souvenirs qu'elle a de sa petite enfance.

Son grand-père lui explique que tous les souvenirs que nous avons laissé partir étaient des instants de bonheur dont nous n'avons pas su profiter ; qu'étrangement, nous ne retenons que les choses tristes ; mais qu'il ne le faudrait pas.

- *Que tu aies peu de souvenirs, c'est donc plutôt bon signe, ma petite Lina. C'est que tu n'as pas encore vécu de choses vraiment terribles...*
- *Oh que si. Pour grand-mère, c'était terrible.*
- *Ta grand-mère n'était pas malheureuse de partir, tu sais...*
- *...*
- *Et moi non-plus.*

Lina ne comprend pas tout ce qu'il lui raconte. Mais elle gardera le souvenir de cette conversation toute sa vie, puisque ce sera un mauvais souvenir.

- *Pourquoi n'es-tu pas triste de mourir ? Tu crois au paradis ?*
- *Ah ! Ma mignonne petite-fille...*  
Elle ressemble tant à Enia, cette enfant. Toujours curieuse. *J'ai bien eu le temps de me préparer à mourir. Je suis certain d'avoir donné tout ce que je pouvais à mes enfants. À toi aussi.* Elle fait la moue, ne semble pas convaincue d'en avoir assez eu de son grand-père...  
*Mmmh... Et puis ils m'ont beaucoup donné, eux aussi.*
- *Et tu ne veux pas en avoir plus ?*
- *Si, bien sûr. Mais si mon corps me dit qu'il est fatigué, que dois-je faire ? Pester et taper du pied, devenir tout rouge de colère ?*

Il gonfle les joues et même une colère grotesque. des rires légers résonnent dans la pièce.

- *Non, tu sais, quand ta grand-mère a disparu, j'ai fini par me faire une idée assez jolie de la mort. Je crois que nous avons une âme, quelque chose qui existe en dehors de notre corps, et qui est éternel.*
- *Éternel ?*

- *Qui ne peut jamais mourir. Tu comprends ? Nous sommes ici sur terre dans notre corps, c'est le monde de la matière. Mais je crois qu'après nous allons dans un autre monde, pas forcément le paradis, un monde comme celui-ci, peut-être, et différent en même temps.*
- *Pour quoi faire ?*
- *Pour avoir toutes les réponses à toutes tes questions, petite curieuse !*
- *Tu me fais rire, grand-père...  
Grand-père ?*

## Décor

C'est comme une immense contracture envahissant jusqu'à son cerveau ; paralysie ; soumission sans conditions. En un éclair, il s'est souvenu du moment où il avait pris Enia dans ses bras, après lui avoir donné cinq fois plus de calmants que d'habitude. Elle arrivait encore parfois à mettre une expression sur son visage, et il la connaissait assez pour y avoir lu avant tout qu'elle voulait en finir. Il avait essayé de se préparer de son côté, mais ce serait son regard, alors qu'elle avalerait difficilement sa boîte d'antalgiques, qui lui permettrait de ne jamais éprouver de regrets. C'était dans ses pupilles, une âme remplie d'amour et de gratitude.

Victor Dowin avait pris sa femme dans ses bras et l'avait serrée, serrée, si bien qu'il ne pouvait plus la lâcher. En même temps qu'il expulsait d'elle toute vie, l'empêchant de respirer, il se donnait l'impression de la retenir ici-bas, avec lui. Il la serrait tellement. Comme s'ils avaient fait l'amour une dernière fois. Et elle avait en guise d'ultime joie réussi à se dessiner un sourire avant de fermer les yeux.

*Cette douleur que je ressens maintenant, Enia n'a pas pu ressentir cela. C'est atroce...*

Puis au fur et à mesure que la douleur s'estompe, il comprend qu'elle était attachée à son corps. Il en était libéré maintenant. Plein d'espoirs sur son avenir, il entreprit de contempler patiemment les derniers traits de son tourment. Puis il vit apparaître le fameux tunnel de lumière.

*Oui, tout est vrai : la chaleur, la lumière éblouissante, la sensation de légèreté, de tranquillité. On a beau s'y attendre, c'est tout de même extraordinaire.*

Quoique M. Dowin soit un peu déçu. Il s'attendait à voir sa femme l'accueillant à l'entrée du tunnel ; ou encore avoir une quelconque illumination, tout comprendre à tout, se souvenir de quelque chose.

Oui. Mais non. Rien.  
Il ne fait qu'avancer vers la lumière...

Tandis qu'il avance et franchit enfin le passage, M. Dowin est l'objet d'une triste révélation : la chaleur bienfaisante qu'il ressent ne vient en aucun cas du lieu où il se trouve. Cette chaleur disparaît lentement. Tout porte à croire qu'elle n'est, elle aussi, qu'une dernière sensation de son corps abandonné. Irrémédiablement. Où il va il n'y a aucun soleil.

## Face à face...

M Dowin est encore secoué.  
Derrière la lumière : rien.  
S'il cherche à se retourner vers le tunnel, il est bien embêté.

C'est bien gentil de jouer les esprits, mais comment se mouvoir quand on n'a pas d'existence physique ?

On ne nous apprend pas ce genre de chose de notre vivant.

Et puis de toute façon, que pourrait-il bien saisir de ce qui l'entoure sans organes pour le ressentir ?

Il y a quelque chose qui cloche. N'être plus que *conscience* est assez surprenant.

*Comment puis-je exprimer mon âme sans ses outils ?*

C'est la question du nouveau-né.

Alors, seul dans une totale obscurité, et le silence, M. Dowin finit par reprendre confiance face à ce qu'il assimile en désespoir de cause à une épreuve. « *On viendra me chercher* », se dit-il en toute confiance. Et comme en réponse, des formes et des lumières d'un bleu blafard, tirant sur le verdâtre, apparaurent.

L'une d'elles, vaguement humanoïde, est plus proche.  
Rien ne bouge que très lentement.

*Est-ce cela une âme ?*

- *Enia ?*
- ...
- *Enia ? Comme il voulait que ce soit elle !*

Une réponse enfin :

- *Bonjour.* Un ton très neutre, plat.
- *Bonjour. Qui es-tu ?* La voix résonne en lui, mais elle n'a pas de son. Il la « sait » plus qu'il ne l'entend.
- *Pas Enia.*
- *Alors dis-moi ton nom.*
- ...

- ...
- *Victor Dowin ?*
- *Oui, c'est bien moi. Qu'attendez vous de moi ?*
- *Qu'attends-tu de toi ?*
- ...
- *Suis-moi.*

Apparemment, désirer le suivre suffit à se mouvoir ici. Très légèrement l'ectoplasme jouant les mystérieux guide M. Dowin on ne sait où.

N'y tenant plus :

- *Alors... « Il » existe ?*
- *Qui ça ?*
- *Dieu, enfin !*
- *Non.*

Cette réponse est un peu raide, elle aurait refroidi M. Dowin s'il ne l'était pas déjà, refroidi. D'ailleurs il ne se démonte pas. Il a le sentiment que c'est le mot « Dieu » qui a gêné son nouvel ami plus que le concept en soi.

Passant à la deuxième question qui brûle d'être posée :

- *Vais-je revoir ma femme ?*
- *Elle ne se souvient plus avoir été ta femme.*

Il s'y attendait à celle-là. Le bouddhisme l'avait toujours intrigué ; une cosmologie à part, mais pas tout à fait incompatible avec ses croyances. En effet, Enia avait dû déjà retourner sur terre vivre une nouvelle vie, et qui sait, le rencontrer de nouveau, s'il se dépêchait...

Et puis encore :

- *Où va-t-on ?*
- *Aller ? N'as-tu pas remarqué qu'on ne peut « aller »*

*lorsqu'il n'y a nulle part ?*

- *Pourquoi te suivre, alors ?*
- *Pour s'occuper en attendant.*
- *Pardon ?*
- *Ecoute. Je vais te conter une très « jolie » et surtout très vieille histoire...*

## Version II

Les hommes acquièrent un jour « l'esprit », l'intelligence pour le mener et c'est à imaginer Dieu qu'elle devait les amener un jour. Imaginer en effet, car il n'existe pas.

L'esprit possède un pouvoir qui échappe à la conscience humaine : il modifie la réel. L'esprit forge le monde, le témoignage des hommes est un acteur caché. Voir c'est faire exister, c'est décider ce que l'on veut voir. Et plus nous sommes nombreux, plus le pouvoir est vaste pour peu que l'on s'accorde.

Mais dès les premiers stades, rustres que nous étions, nous produisîmes comme résultats des « vengeances divines » que nous craignions plus que tout.

Concevoir que Dieu nous échappe empêche sa création. Mais nous pouvions concevoir ses actions dans le réel. Et la peur étant le sentiment le plus commun, nous étions dévorés par la justice, effrayés par la punition. Que pouvions-nous créer d'autre que des catastrophes avec la peur comme maîtresse ?

Faites un voeu très fort, il adviendra peut-être. Ayez peur ne serait-ce qu'un peu, cela arrivera à coup sûr.

Quelques illuminés comprirent bientôt comment l'esprit modelait le monde. Ils finirent, ceux-là, par induire la notion d'un dieu d'amour, d'un idéal de saint-homme décharné... Il

fallait illuminer la vie de chacun, mais personne n'avait assez de lumière en tête pour toute l'humanité. Cela ne fit que créer l'âme. L'âme et son éternité. Parce que chacun la désirait.

Ici est la malédiction. Aucune âme n'était supposée exister et moins encore survivre au corps. Mais nos esprits étaient devenus assez puissants pour se maintenir sur une croyance suffisante de nos enfants en nos fantômes. Et ceci durera jusqu'à l'extinction de la race. Ou jusqu'à ce que nous soyons assez purs et sages pour créer un Dieu qui seul, alors, créerait une véritable vie après la mort. Un salut ; une fin. Ou encore, imaginons que nous finissions par comprendre tout cela, par nous désabuser, par ne plus croire en rien. Plus de foi serait la fin du malheur des âmes.

Ces mortels qui croient en leurs morts emprisonnent leur âme là où tu es maintenant.

### ... à face.

- *Alors il n'y a absolument rien ?*
- *Rien.*
- *Il y a les autres âmes !*
- *Oui. Elles sont légion.*
- *Je peux passer l'éternité avec elles...*
- *Non. Elles sont invisibles.*
- *Alors comment puis-je te voir ?*
- *Tu ne me vois pas. Tu me « sais ».*
- *Mais tu es là pourtant. Qu'est ce que je fais en ta compagnie sinon échanger ces propos ?*
- *Tes adieux à ta conscience.*
- *...*
- *Tu n'as plus de corps. Tu « es », mais tu n'as rien à faire « exister ». Tu es l'illusion de générations d'humains, un*

*résidu de mémoire en ceux qui t'ont connu. Et tu n'auras bientôt plus de sentiments propres puisqu'ils trahiront tes pensées et qu'ils t'oublient déjà.*

- *Mais que sont alors ces formes et ces lumières ?*
- *Le fruit de l'imagination. Les dernières forces de ta volonté propre.*
- *Et ma femme...*
- *...ne se réincarnera jamais... Son âme, paradoxalement, est sans âme. Tu devais être le dernier à penser à elle en tant qu'être pensant. Tu l'as retenue de nombreuses années ici. Et ta mort l'a probablement achevée.*
- *... Mais toi, qui es-tu ?*
- *Tu vois ? Pas de réaction. Tes sentiments eux-mêmes disparaissent ; tu n'es pas touché par ce que tu viens d'apprendre sur Enia.*
- *Qui ça ?*
- *Plus de mémoire non-plus.*
- *Mais à la fin, qui es-tu ? Un ange ?*
- *Je te l'ai déjà dit. Tout comme le paradis, les anges sont des créations divines que nous ne nous imaginions pas même imaginer. Indéfini, le paradis n'est pas. Les anges non-plus.*
- *Alors qui es-tu ?!*
- *Je te l'ai déjà dit.*
- *Non, voyons.*
- *Deux fois.*
- *...*
- *Tu m'as demandé mon nom, et je t'ai répondu...*
- *... Victor...*
- *Et je t'ai dit que tu faisais tes adieux...*
- *... à ma conscience... Victor Dowin...*

## Adieux

Puis cette âme ne trouva bientôt plus les moyens de se parler à elle-même, manquant de la mémoire des mots, entre autres, de l'intérêt des questions aussi. Ses sentiments, sans signifiants possibles, commencèrent à disparaître.

*Éternel... Pour être éternel. Pour l'être, il faut tout perdre. N'être plus rien, car le néant est éternel.*

Lentement, l'âme sans âme de feu Victor Dowin perdit toute conscience.

Dans un dernier soubresaut de son être, ses dernières émotions furent pour ses proches, pour sa descendance toute entière, celle-là même qui causait son éternité, à commencer par Lina : de la haine.

## **Tirade aux démons** *Jugements sur le jugement de l'âme*

Alors enfin, je vous rencontre. Enfin, à l'heure d'après mon heure, et ici, dans les méandres d'un néant, ou dans ceux de mon esprit moribond, je ne sais.

J'ai quitté la vie où vous n'étiez pas accessibles à mes sens, et vous vous montrez maintenant, quand il ne me reste plus de membres pour vous combattre

Vous osez présenter vos griffes. Vous osez gonfler votre torse. Vous osez montrer votre jugement.  
Bien. Nous verrons cela.

Toi, oui, toi à l'ombre des ombres. Approche. Toi que je reconnais en premier, toi le plus fulgurant. « Deuil », perte d'un être cher, mort d'autrui. Tu as déchiré mon cœur de toutes les manières, tu as mis sur ma route toutes les morts possibles, et toutes m'ont touché également.

Tu as mené ma vie de bout en bout. Et là où tu croyais être discret, entends bien aujourd'hui que tu ne m'as pas trompé une seconde : je t'ai vu remplacer la douleur par la honte de l'oubli. « L'Oubli » ton frère démoniaque, celui qui joue de la paresse humaine et du besoin. Lui qui n'est pas là. Aurait-il oublié ?

Et quoi ? Tu pensais pouvoir te cacher derrière ton maître ? Tu croyais que je ne ferais pas la différence entre la grande faucheuse et toi ? Toi qui t'acharnes comme un vautour sur les cadavres et poursuis les témoins de ton repas abject.

Tu permets tous les mensonges, toutes les hypocrisies. Ma seule consolation est ta promptitude à permettre la création de ces fabuleuses phrases dont la valeur littéraire seule rattrape toutes les tromperies. Rien ne vaudra jamais, en rire, en pleurs, comme en tension, ces discours d'enterrements, qui absolvent les morts

de chaque faute, l'espace d'une cérémonie. Et tu nous offres les occasions de ces oraisons qui sont à la fois les plus ridicules et les plus intenses paroles humaines prononcées.

Mais ta présence ici, flottant mollement parmi les autres, me donne à sourire. L'emprise que tu as sur le monde est bien limitée. Et tes millénaires de tromperie ne vaudront jamais celle que je t'ai faite il y a trente-cinq ans.

Et tu ne sais de quoi je parle, n'est-ce pas ?

Allez, reste un peu. Si tu as toi aussi tes démons, démon, alors la curiosité, le plus précieux d'entre eux, ne peut qu'en être. Je t'ai piqué, et l'envie de te laisser dans l'ignorance flatte ton amie la rancune. Mais l'impatience, sa lugubre opposée, l'impatience de la victoire, est plus sympathique à mon âme. Car elle est mortelle à son insu. Aussi, reste, et bientôt, tu connaîtras la raison de ta défaite.

Et toi, à présent, au nom ambigu de « Sensibilité », toi qui changes une force en faiblesse aux yeux des hommes... Je t'ai subie depuis ma tendre enfance. Tu as hérissé mon duvet d'orphelin à chaque événement qu'il m'était donné de vivre, de voir, d'entendre. Tu as perverti nombre de mes actes, converti mes talents en défauts. Et combien de lectures, auxquelles j'ai été attentif, as-tu livrées au jugement des idiots, quand pour eux, la capacité d'en être ébranlés, influencés, n'est que faiblesse. Mais toujours, caché dans un coin béni de mon être, j'ai eu conscience que sans influence, je n'avançais pas. Et aujourd'hui, dans cette nuit sans témoins, je peux te faire l'affront capital de te remercier.

À présent, grâce à toi, je t'affronte, et j'affronte les autres. Tu es leur traître le plus laborieux. Et je suis déjà apaisé pour l'éternité de savoir que tes yeux écrasés de fausse modestie sont en train de fuir ceux de tes compagnons, ceux de ceux qui en possèdent.

À ton tour, ne fais pas preuve de « sensiblerie », ton nom d'emprunt, et assume mon discours comme j'ai assumé ta

présence bruyante toutes ces années. Ne rougis pas, tu es ridicule.

Et toi encore qui te cache et me semble moquer tes compagnons en fourbe. Ne crois-tu pas qu'ils te connaissent telle que tu es ?

Tu es la « Facilité », n'est pas ? Tu agis contre tout ce qui fait l'homme, tu le séduis à travers ses faiblesses, l'idiotie, la méchanceté, et l'envie. Et puis tu le jettes toi aussi en pâture à la honte, si ce n'est l'ignorance.

Tu es maîtresse de « l'Impatience ». Mais le sait-elle seulement, toute superficielle qu'elle est ?

À présent, oui, grâce à mon discours. Et dominer un démon dont on n'est pas au moins l'égal est un jeu dangereux, que tu paieras bientôt.

Regarde, je vois déjà « Violence » et « Vengeance », les jumeaux qui vous tiennent tous plus ou moins lieu de corollaires s'approcher lentement d'elle pour lui porter conseil.

Mais je te vois confiante. Penses-tu jouer de toi-même, Facilité, pour t'en sortir ? Peut-être...

Quand bien même, je t'ai combattue suffisamment pour ne pas recevoir le fardeau de tes avis plus longtemps. Va-t-en vite, sois ta propre victime à cette heure magique ou tu me sers plus que tu ne me contrains. Je n'ai rien à perdre, excepté mon âme. Mais mon âme, je veux la perdre, justement.

Pour couronner ta déception, je t'offre cet aveu en auréole obscène : tu es devenue le souffle qui fait vibrer mes mots.

À ton tour, « Jalousie », mère de « la Haine » contre autrui. Tu ne sauras pas te cacher derrière ta fille imbécile. À elle je réserve ma venimeuse indifférence. Elle m'est transparente. Et contre toi, il m'aura suffi d'une bataille remportée pour gagner toute la guerre. Tu connais, toi, ce secret qui ronge le « Deuil » depuis que j'ai commencé à parler.

Oui... as-tu peur de le dire ?

Allez, dis lui. Dis-le que j'ai aimé.

J'ai aimé entièrement, sans concessions. Et même si j'ai aimé parfois sans retour, ce sentiment m'a habité et me conduit encore maintenant que je te fais face, à la fin.

Depuis ce jour où j'ai aimé, et de plus en plus fort, il y a trente-cinq ans, si le temps se compte encore parmi vous, depuis cet enterrement, Deuil, ou je l'ai rencontrée par hasard, et où l'idée de devenir l'ange gardien que je n'avais jamais eu m'est venue, j'ai commencé à préparer la décoration flamboyante de mon tombeau.

J'ai aimé, et tu as dû fuir, Jalousie. La grandeur que tu puises depuis des siècles dans les profondeurs goudronneuses de l'humanité, n'a pu produire ton ombre dans mes domaines. Car à ce moment où je l'ai vue, mille soleils ont pointé sur l'horizon et jamais ne se sont couchés.

Mais je veux que tu restes, toi aussi, et qu'à l'image de Facilité, ton égale en de nombreux points, tu sois ta propre victime. Car je choisis moi-même mes ombres, et tu n'en fais plus partie. Ainsi, tu envieras tes semblables le temps que je les blesse à leur tour.

« Impatience », avant que tes naseaux énormes n'exploient devant le conspirateur qui use de toi comme d'une arme, écoute, et accepte à ton tour de subir le temps.

Combien de richesses de tous ordres ont traversé mes mains sans y rester, dessous ton regard moqueur ?

Ta nature est faible, parce que ta prestance est rognée. Tu es définie dans notre esprit comme une erreur de jeunesse. Et même si tu arrives parfois à pousser la sagesse de l'âge dans ses retranchements, tu ne fais plus de mal autant qu'avant. As-tu remarqué comme le monde nous permet de nous jouer de toi et de « Facilité », l'usurpateur ? La douleur que tu infligeais dans l'attente se réduit. Le temps joue lui-même contre toi. Et bientôt, tu seras un ange.

J'ai appris à rire de toi, et pour elle, que j'ai aimée si tendrement, j'ai fait du temps mon plus fidèle allié.

Lamentable petit démon. Tu es le premier dans les légions sans nombre du mal qui périra. Car de ta transfiguration tu paieras le prix, en monnaie d'oubli.

Pour martyriser l'humanité, tu as dû y attacher le sablier contre-nature de ta vie. Tu t'es liée à nous. Mais nous changeons, et nous pervertissons à notre tour tout ce qui s'approche de nos mains. Et tu en fais donc partie.

Si cela peut te consoler, j'ai l'intuition troublante que l'assemblée qui nous entoure aujourd'hui a commis la même erreur. Leur tour viendra.

Allez, pleure. Laisse ta colère s'échapper. En plus de ta décrépitude, tu m'offres en spectacle que tu es victime à ton tour de celui qui s'amène à présent, jouant des coudes, s'empressant de venir me dévorer.

Oh, tout doux, monstre vampirique. Je connais ta nature si bien que si tu ne possédais une telle gueule, je parlerais en ton nom sans difficultés. Tu es l'impasse, le cul-de-sac sentimental, tu es le silence des nuits solitaires, le regret sans raison. Et ton nom est « l'Échec ». L'immonde inaction que tu professes m'a poussé aux frontières de la vie.

Tu as éloigné Lina de moi. Tu lui as soufflé l'incompréhension. Tu as perverti la nature même de l'amour. Tu es une muse monstrueuse, l'hymne vengeresse de la haine, l'arbre pourri aux fruits malades des gloires sans lendemain.

À toi, qui m'a retiré le seul bonheur, toi qui m'as offert vingt ans de folie esseulée, je n'ai rien à dire.

Je te méprise du mépris le plus banal, je t'ignore à présent. Tu croyais m'avoir détruit ? Tu l'as fait.

Et je suis né encore et encore de nombreuses fois depuis les cendres de mon cœur. Parce que mon seul véritable combat aura été de continuer à l'aimer, quitte à te supporter toute ma vie. Je t'ai tenu en respect. Je l'ai fait. Et me voilà.

Peut-être devrais-je avoir de la « Rancune », celle qui suit tes pas ? Même pas.

Mais écoute. De tout ce qui te tient lieu d'oreilles, écoute ceci, c'est une malédiction pour un démon : grâce à toi, et comme conséquence de tes actes sordides, un homme aujourd'hui domptera le cœur de ta reine, La Mort.

Et ce qu'elle ressentira au retour de son chagrin sera la nostalgie empoisonnée qui constitue ton art.

Je voudrais être là pour te voir fuir son regard de miroir, son regard sans teint, ses coups de faux forcenés. Car elle aura la chance de pouvoir te convoquer en personne, ce qu'aucun humain n'a eu le pouvoir de faire avec aucun d'entre vous.

Lâches !

Les anges ont cela d'élégant qu'ils brillent d'inaction. Et sans doute au nom de la sagesse divine, ils nous laissent nous brûler avec vous sur le bûcher d'un sabbat furibond et éternel. La grande fête de la médiocrité, la vie, l'existence, la mort, l'âme. Et vous, piètres déchéances, destinés à une disparition sans gloire, destinés à l'oubli, lorsque l'homme sera plus mauvais et plus fou que chacun d'entre vous. Vous, en mêlant votre sang froid et épais au nôtre, vous vous êtes maudis vous-même.

Alors j'avais raison. Je savais bien que l'un d'entre vous n'était que légende. Je ne vois pas « Peur » dans vos rangs désordonnés. Il fallait bien qu'elle existe seule ou que vous soyez tous. Elle seule suffisait à remporter toute victoire. Mais si elle n'est pas ici, aujourd'hui, c'est qu'elle n'existe pas autrement que dans la chair des hommes. Et ma chair étant loin, à présent, il est vrai que je ne la connais plus.

Alors je vois bien à vos formes courbées que vous la subissez également. Et je me dis qu'elle est le virus d'un univers infini, le parasite universel, sans conscience, sans forme, sans sang à faire couler, sans visage à lacérer. Si elle était ici, si elle

« était » simplement, peut-être laisserais-je tomber les armes, parce que la peur est invincible. Parce qu'elle n'existe pas.

Mais je lance des regards complices à l'une d'entre vous depuis notre rencontre. Approche à ton tour, amante fidèle. Viens, « Rancune », viens m'embrasser et pleurer dans mes bras. Je t'aime. Si l'impatience a ma sympathie polie, tu as mon amour le plus passionné. Tu es le sang qui irrigue mon esprit. De nous deux, je ne sais qui habite qui, tant nous avons eu de fusions flamboyantes.

Tu es la seule à nous offrir le bien-être et le repos. Parce que nous sommes tes bras armés, ton armure, parce que tu prends soins de nous. Mais de nous tous, grande putain. Succube assoiffée. Tu te vends aux hommes pour rien, si bien que j'ai percé à jour ta générosité. Honte sur toi d'avoir une vertu !

Je t'aime bien, sincèrement. Et je te remercie en cette nuit ultime d'animer mon discours. Tu es la mère d'adoption des grandes conquêtes, la marraine de l'Histoire, la gardienne des contes.

Mais je suis désolé, et il est l'heure de te l'avouer, je t'ai trompée. Lina t'a tenue en échec, car tes traits précis ne l'étaient pas encore assez pour atteindre une corde vibrante à une telle distance. Le pari n'était pas à ta portée, n'aie pas de regrets...

Je vois déjà vos rangs se disperser.  
Serait-ce l'arrivée de votre souveraine mère ?  
L'éclat d'une faux balafre les ombres qui tissent vos manteaux.  
Bien. Laissez-moi à présent, nous avons ri un moment ; mais il est l'heure, la dernière, de retourner à votre tâche indécente. J'ai à parler. D'égal à égal.

Alors te voilà. Tu as pris ton temps. Enfin, le mien.  
Je t'attendais avec Impatience.

Tu ris ?

Oui, tu peux rire, vieille peur immortelle. Mais ton rire n'est pas entier. Parce que tu n'as pas eu encore Lina, et que lorsqu'elle t'accompagnera son heure venue, sa présence fugitive suffira à t'amputer éternellement de la plus douce et la plus tendre émotion. Tu seras émue par elle car elle aura appris grâce à moi à ne pas te craindre ; toi qui vis de notre soumission frileuse, elle t'accueillera avec toute sa douceur et atteindra la loque fripée qui te sert de cœur. Mon bonheur et ma compassion, c'est que tu ne pourras la garder plus de temps qu'il n'en faudra pour la conduire au pays des anges les plus blancs, où elle trouvera sa place au plus haut, loin de toi et de tes activités insensées.

Oui, tu peux rire, et ton rire est déjà moins clair. Parce que, squelette borné et vide, nous serons semblables et frères en cela que nous n'aurons pas su l'accompagner suffisamment ; et notre punition sera la même : nous serons à jamais plongés dans le chagrin de ne savoir combler ce vide, cette blessure profonde.

Oui, tu peux sourire encore un peu, ma pauvre Mort, mais tu devras bientôt laisser couler tes larmes arides, et plus longtemps que moi, car à ce moment, nous n'aurons pu, l'un et l'autre, que rapiécer nos membres futiles avec les pauvres fils du temps.

Allez, à présent prends-moi, fais ton office et conduis-moi où je dois aller. Et si tu as la bonté de traîner en chemin pour que je croise le faisceau de son âme bouillonnante une dernière fois, alors n'hésite pas.

Et si tu n'en as pas le temps, toi qui es pour des siècles et des siècles, alors range ta mauvaise foi et ton courroux hargneux dans leur fourreau, et perds-moi en route dans le lieu, quel qu'il soit, où les âmes oublient ou disparaissent à jamais.

De ce qu'il peut exister en toi de compassion, puise ce qu'il faut pour accomplir la volonté ultime d'un homme qui aura essayé de vivre de tout son courage. D'un homme qui aura fait fuir un temps quelques tristes démons. Concède-moi le panache.

Allez, maintenant, prends-moi, et puisses-tu m'offrir la paix que tu n'auras bientôt plus.

## Schizo-accomplissement

Celui qui trouve dans la passion une libération ne peut faire autrement que d'admettre sa prison. Quant à l'identifier comme telle, quant à l'identifier, simplement, il n'est pas d'autre solution que de vivre une libération totale.

L'espace d'un souffle, se projeter hors les murs, tordant les barreaux d'une cage encore sans nom, quitte à déchirer sa chair par ses chaînes. Peu importe alors le prix et peu importe le temps de la cicatrisation. Les longues années de savoir endorment la bêtise. Et rien n'est plus bête que la douleur.

*Le temps mon allié infidèle, compagnon impersonnel. La vie ma troublante belle-mère. Et toi mon ami. Celui qui ne désirera jamais ma perte. Celui à qui je peux ne rien confier, pourtant. Parce qu'il n'est pas besoin de pouvoirs entre nous, et que notre présence suffit, l'un à l'autre. Toi qui peux exister à l'opposé du globe et savoir qui je suis mieux que moi-même. Toi ma fusion sans fièvre. En combustion depuis toujours, charbon ardent brûleur d'éternité. Mon frère dans les cieux, mon gardien, mon songe, mes pensées fugaces, la fumée d'une cigarette, le sourire d'une femme, la main d'un gamin. Mon témoignage.*

*Il m'est venu une fin glorieuse : clore une vie encore propre.*

*Si le courage existait, il m'aurait retenu. Si la volonté m'était autrement qu'imposée, elle m'aurait poussé. Si l'inconscient pouvait être une excuse, il m'aurait suffi.*

*Mais l'esprit qui loge au taudis de mon âme est pervers. Son empire s'étend dans les domaines de la paix tranquille. Et d'un malade il fait le héros d'une farce.*

*Maintenant le sombre s'éteint. Les ombres se déforment sur des pavés rugueux, étreintes par l'artificiel jaunissement des réverbères.*

*Alors, traînant mon sourire au devant d'un visage épuisé, je cautionne chaque pas dans cette rue déserte. J'allume mes mains froissées au fond de mes poches comme on dope un athlète alcoolique.*

*Mes pas se font plus lourds. Ils écrasent le sordide comme un étron sur un paillason. Il est l'heure. Il est mon heure ce soir, comme tous les autres. Le portier ouvre la porte. L'homme du vestiaire met mon humanité au vestiaire. Dessous, de la musique.*

*Et la musique qui n'est plus vraiment moi entre et s'assoit sans saluer au tabouret confortable du pianiste. Les étoiles au bout des bras s'embrasent. L'hérésie d'une harmonie éclate, vibrant dans le silence murmuré des auditeurs. Je suis écouté. Bientôt je serai aimé autant qu'envié.*

*Lentement, effleurant sans violence l'instrument, des langues brûlantes se forment sur l'échiquier d'une seule dimension. Le rythme devient une profondeur, la largeur devient altitude, la hauteur une force. Je. Je retourne l'espace et le temps. Je marche et pose mes pieds sur les lèvres d'un parterre en extase, mes pieds lavés par la main d'un christ adolescent, rebelle, vengeur. Beau.*

*Fermez-vous. Tous autant. Refermez vos corps autour de moi. J'ai froid dans mon incendie de notes. Mon amant frustré dont chaque cellule s'oublie en moi en cet instant. Public, veux-tu bien encore ce soir jouir sur moi ? Des litres affamés de litres. Veux-tu bien à chaque acrobatie applaudir un génie déchaîné ? Veux-tu bien transformer par tes mains se joignant bruyamment*

*une débauche de notes en pureté des mots sans son, en émotions sans mots, en sommeil sans émotions ?*

*Je suis l'instrument sans regret. Je suis l'oubli de moi-même. Le rien de mes jours stériles dans les abîmes de l'espoir se tapit au fond de mon regard.*

*Je vous fais violence à tous. Tous autant. J'arrache de vos ventres ce que vous y avez enfoui avec tant de soins et de patience. Soudainement je vous mets en cloque d'un monstre rocailleux. Brutal.*

*Je vous offre les frissons interdits dans vos maisonnées tranquilles. Émotions intenses. Elles martèlent l'acier de vos visages. Je suis à cet instant le forgeron aux pieds-bots défaisant l'espace entre vos barreaux. Si parmi vous il est des êtres assez chétifs pour s'y glisser, il peut leur arriver de s'y jeter. Derrière encore une fois, peu importe. Derrière, la distance. Derrière, le temps en parenthèses. La chance d'une vision fugitive avant que le géolier tire sur votre laisse.*

*Un dernier philtre en ces dernières minutes. Assemblée masochiste.*

*Du vestiaire m'appelle la main frigide dont je suis le gant protecteur.*

Autour de la passion, nous n'unissons rien d'autre que des individualités. Et si la passion, intense de l'intense, ne peut offrir de réelle fusion, alors qu'est-ce qui le peut ?

En elle nous voyons l'ami, l'amant. Mais sa plus pure expression ne donne qu'à s'enliser dans une solitude sèche. Même avec elle, il nous vient à l'esprit qu'elle nous dépasse. Or comment se fondre avec un inégal ? Cercle vicieux de la fierté et de l'unicité des êtres.

Ainsi, tous les rêves nous sont interdits.

*Mes paupières se ferment et se serrent, cherchant à attraper je ne sais quelle illusion. Ou quelle larme impossible. La fatigue et le remord d'une journée oubliable. Un regard qui ne devait pas s'enfuir et qui terrasserait quiconque le croiserait. Mais il n'y a personne à terrasser. Et s'il y avait autre chose qu'un informe ou un médiocre dans mon entourage probable, sans doute je ne lui souhaiterais pas d'affronter mes yeux maintenant.*

*Le sommeil me harcèle ; il me terrifie. Quel réveil m'attend ? Las, mes pas se suivent. Je les suis bon gré mal gré. Les pavés laiteux reflètent sous les lampadaires une ombre épileptique et schizophrène. Les oiseaux lèvent leur chant, je pousse mon camp. Tout s'enchaîne à l'identique. C'est ce qu'il faut à un esprit. Impression de multiples nouveautés parce que les mégots jonchant le sol ne sont pas les mêmes depuis hier. Un rien, et puis un autre. Tous satisfont ma soif de neuf. Si j'étais sage, si j'étais fort, il me faudrait admettre une réalité pleine de statisme. Pour l'heure, des mégots me semblent plus fertiles que mes événements.*

*Je rentre au sarcasme d'un foyer. Un toit. Sans toi.*

*Toi que je juge ne méritant pas un tel moi, comment veux-tu que tu arrives un jour ?*

*Tes lèvres parfois parcourent mes veines en songe. Elles se grisent d'un sang que je n'ai jamais su offrir.*

La peur. La terreur. Celui qui en rit est au-delà de l'humain. Celui-ci est l'éternelle chimère. Pour lui, point de temps qui passe. Et rien à perdre. Car il ne connaît pas de passion.

Celui-là est d'un autre monde. Il nous est invisible. Nous le plaignons. Nous l'envions. Nous ne savons que penser parce que nous ne pouvons le penser. De même il n'a nul besoin de toucher nos chaleurs. Avoir une relation, partager, tout cela qui

nous semble d'une évidence abrupte n'est autre qu'un syndrome indubitable de nos faiblesses, de nos peurs. Pour lui qui nous semble mort, la froideur du cadavre qu'il habite conserve son être.

*Ce que je crains, mon amour, c'est ton arrivée. C'est l'inconsolable perte que tu menaces de devenir.*

*Mon esprit tourne et tourne encore autour de toi, mon trou noir, au centre de ma galaxie. Ton hypothèse, ton hérésie vitale, ton empire despotique, ma terreur, sont l'embryon de mon affection. Je tiens déjà à toi.*

*Il me fallait sentir la mort pour que mon cœur batte lorsqu'on m'a forcé à hurler au premier jour. J'étouffais sans doute sous le poids d'un air trop riche dont on a voulu me donner le goût. Premier instant de luxe, d'orgie.*

*Il m'a été dit que les mots qui emprisonnent mon âme étaient nommé « langage », et qu'il y avait en lui le souffle de la liberté.*

*Il m'a été donné de souffrir sous couvert de la jouissance que m'offriraient de rares instants sans haine.*

*Et toi qui m'inviteras bientôt au cœur de ma solitude, me demanderas-tu vraiment de t'y suivre ?*

*Combien encore de mensonges pour justifier ma vie ?*

*Si je t'aime, pourtant, c'est que tu es le plus beau d'entre eux. Celui que je n'ai pas encore démasqué, et celui que je ne voudrais vraiment voir qu'aux derniers instants.*

*En t'aimant, je te donnerai les clefs de la machinerie fatiguée d'un être humain. Je démissionnerai quelques temps. Je me laisserai mourir sans cesse au creux de ton cou, à l'ombre de tes seins, à l'abri de ta sensualité. Tu seras mon seul repos ; puis ma seule guerre. Tu seras la seule trahison, bientôt, qui maintiendra l'illusion d'un combat. Car je sens que je suis un guerrier, mais un guerrier sans général, sans patrie.*

*Deviens ceci, évoque-moi cela ; je brandirai mes poings ailleurs que dans le néant.*

*L'amour est un instinct morbide.*

*Espoir et désespoir sont cause, effet, effet et cause. L'un et l'autre, inséparables. Intenses autant que nuls s'il nous venait l'idée d'en calculer la valeur.*

*Je crois que je t'aime. Je le crois. En ne l'ayant pas dit, j'en gardais l'innocence. Le croire était une vérité, j'avais foi en nous. Et puis un jour je te l'ai dit. Je te l'ai dit parce que tes yeux le réclamaient sans cesse, parce que la convenance voulait des mots. Je n'ai pas aimé te le dire. Placer autant de valeur dans un si court moment de nos lèvres n'a fait que dévaluer le verbe créateur. Tous les mots ont souffert pareillement de l'usage humain. Crois-tu que Dieu se soit attardé à définir ce qui naissait du plus profond de ses poumons ?*

*Le doute, par sa nature, grandit autant qu'il est infime. Un soupçon de soupçon déchaîne un cyclone de terreurs. De même j'ai répété encore et encore ces mots que tu voulais désirer, je les ai répétés autant qu'ils sonnaient creux. Et de te le dire, je n'avais plus l'esprit de le faire.*

*Ce qu'on ne peut penser ne peut appartenir à notre réalité. Si Dieu nous dépasse, c'est qu'il n'a pas à exister à nos yeux. Il n'a aucun destin dans notre monde ; et s'Il est en tant que volonté, alors le simple fait de son absence ne risque pas de lui échapper. De fait, elle est son cadeau. Qu'en faisons-nous ?*

*Nous créons nos prisons, nous donnons un poids à ces prisons, nous nous noyons de regrets, nous vautrons dans la culpabilité. Nous employons nos plus merveilleux moyens de vie à en imaginer la fin. Notre raison, sous la torture de la vanité, nous hurle depuis des millénaires son impuissance à résoudre*

des problèmes qui ne nous concernent pas. Car elle est l'instrument du réel.

Qui confond encore la réalité avec la vérité ?

Certains évoquent la foi. Et puis ?

Quand bien même ils auraient l'honnêteté de ne pas justifier l'injustifiable, de ne pas chercher à écarter la raison à renforts de raison, qu'auront-ils fait ? N'est-t-il pas contre-nature, ou mensonger, ne serait-ce que de considérer sa propre fin ? Après tout, une fin nous dépasse autant que Dieu. Elle est peut-être la mère de Dieu. En esprit comme en symbole, car s'il est une suite aussi fantastique à la vie que nous le promettent les mystiques, alors la conclusion d'une vie est aussi celle de notre réalité. Et Dieu, alors, peut en naître, enfin, ailleurs.

D'accord. Tout ce que vous voulez. Mais jusque là : la question, la grande question qui « pose » tant de réponses, n'a pas lieu d'être.

*Dois-je écouter ce qui m'est donné volontairement, où dois-je chercher dans ce qui s'échappe ? Ma douce amitié, es-tu la considération envers l'ami tel qu'il veut se montrer à moi ? Ou es-tu le délice de mes découvertes incertaines ?*

*Je sculpte mes relations avec mes mains.*

*Ma diplomatie se forge avec les outils que l'on me laisse saisir.*

*Il est question de toucher du doigt autrui.*

*Je ne voudrais pas voir d'un œil moulé dans le sable du monde ; mais mon œil est agressé de ses grains innombrables et frères.*

*Alors, à la place, mon adoré, laisse-moi sentir ton visage avec mes mains encore tendres tandis que mes paupières se blottissent en solitude. Fuyant les réponses faciles de mon regard, je prendrai de toi tout ce que tu donnes à effleurer. Tes rugosités.*

Rechercher. Soi, l'autre, les autres. Rechercher sans science mais de toute sa sensibilité. Rechercher par amour. De cela même, de soi-même. Avoir ce respect de l'intuition, ne pas devenir science du modèle mais cultiver la foi en l'objet. Cet objet unique, insondable, aimable.

Et pour le reste, ce qui n'est pas invité, l'on peut toujours, mais à tort, se satisfaire de le jeter en pâture à la raison.

*Au fond de moi se tapit comme un dragon avide. Il dévore mes mondes et les garde féroce. Et s'il m'arrive de connaître dans son antre le moindre joyau ; et qu'il brille ou qu'il abrite de troubles matières, ce monstre postera toujours au devant une patte écaillée, un naseau brûlant, un œil terrifiant.*

*Parfois mes mains, mon souffle, mon regard, prennent la teinte soufrée du démon. Alors, je sais. Je sens. Mon pouvoir réside dans son cœur, et mon intelligence naît de son astuce. Mes gestes sont ses désirs.*

*Ce dragon je suis. Je contiens un être infiniment plus grand et puissant que toute réalité.*

*Mais ce dragon, je n'en suis que la griffe passée à travers le tissu du monde.*

*Ce dragon, je ne puis le juger car il est l'ingénuité même, et c'est le tissu qui recouvre le monde qui guide cette griffe aveugle où bon lui semble.*

*Ainsi ce qui existe ici, ce qui se permet de prononcer « je » dans l'illusion pratique de la liberté, ceci n'est qu'éphémère, ceci n'a aucune vie en cela que la mort s'y introduit à chaque seconde. Éternel mort-né. « Je » ne suis que l'issue permanente d'un combat entre un monstre et un morceau de tissu. Les dragons aiment jouer au chat et à la souris.*

*Si j'existe me présentant à vous, « je » ne suis pas pour autant. Hors réalité, je « suis » mais n'existe pas. « Être » dans*

*la réalité, c'est être fou, avoir déchiré la chair du monde. En attendant, « exister » simplement reste synonyme de « jouer ».*

*Si je me prends à aimer, alors il faut y voir le signe que le dragon a passé toute sa patte. Et si j'aime « bien », c'est qu'il a glissé son œil dans un judas.*

*T'aimer me mène au bord de la folie, et tu menaces le dragon qui veut embrasser le tien d'être bientôt enchaîné par les hommes s'il continue de pénétrer en leur domaine.*

Mais peut-on croire un seul instant qu'un millier de chaînes humaines puisse contraindre un dragon autrement qu'à rire ?

*Pause. Repos. Danger délicieux et tentant d'inaction : j'engourdis mes jours au profit de nuits suintant le néant. Dans ce délice de laisser-aller, je perçois cependant sa griffe fouillant silencieusement mes viscères. Quelque chose ne veut pas me donner le choix d'un bonheur éternellement facile.*

Il est trois périodes dans cette vie. Trois états distincts de l'âme, distincts et parfois confondus. Trois temps. Il en est une qui se plaît à l'accumulation d'outils : connaissances, savoirs, certaines choses par procuration. D'où il semble évident qu'il suit une utilisation de ces outils : expériences effectives, applications.

*Nous lisons le savoir, nous écrivons l'action.*

Mais un démon béni s'est attribué une part du temps. Il fait que ces deux occurrences nécessitent l'altérité, un objet, autrui, qui nous donne et reçoit, écrit, lit, rature, souligne, hurle nos phrases, arrache nos pages.

Mais l'altérité c'est le *destin de solitude*. Alors que reste-t-il à faire pour ne pas haïr les saisons et l'exil ?

Simplement, il nous est donné en ces uniques occasions d'isolement, et tandis que nos lames sont ébréchées, de les remettre en état, de les affûter.

Tel est le pendant caché de nos pires moments, le cadeau le plus mystérieux. Car cette étape peut être nécessaire comme dangereuse en cela qu'elle ne peut s'accomplir qu'en cette parfaite autarcie, complaisante et séduisante.

D'autant plus dangereuse est l'affaire qu'à trop aiguïser une lame, on finit par l'user. Sans même parler des incultes qui affûtent des massues, ignorants qu'ils sont du traitement approprié à chaque objet.

Ainsi, sans l'apprentissage (même maladroit) de leur utilisation, nous pouvons pervertir nos outils. Ou leur porter un amour de collectionneur empreint d'un instinct de protection qui n'a pas lieu d'être.

*Je veux être outil, moi-même. Mais outil pensant. Loin de l'aliénation. Je veux fournir matière à construction, et je veux l'être également, cette matière.*

*S'entend aussi que l'outil conscient s'attend à l'usure, ou à être jeté, mais aussi utilisé à bon ou mauvais escient, et entretenu avec amour, mais mesure.*

Tu es long. Lourdaud. Malhabile au maniement du monde. Tu es jeune et pressé de prendre ton temps. Et cependant il te glisse sournoisement dans la nuque, glaçant tes réflexes, masquant ton savoir dont tu ne sais ni à qui ni à quoi le vouer. Tu te ridiculises à tes propres yeux, t'endormant sur un ventre qui te semble prêt à se rompre sous la pression de ce que tu crois être une densité, et qui n'est qu'une désolation stérile. Ton

désert intérieur ne possède pas même ce soleil brûlant que tu crois durcir ta peau. Ton sommeil se répand dans tes veines, il te devient naturel, il se nourrit à ta place et se garde bien de partager quelque butin. Tu es ton propre voleur, ton propre cauchemar. Avoue. Avoue combien jamais tu ne te sens reposé. Et entends bien ceci : que tu le veuilles – si tu es encore capable de volonté – ou que tu le refuses – si plus encore tu peux mettre bout à bout les sons qui forment la négation – tu n’as jamais eu le choix de ce que tu deviendras. Et s’il te faut revivre et revivre encore, tu ne feras que gâcher ces vies, tu n’en feras que déchets brutaux. Tu te fais violence en croyant pouvoir devenir ce que tu es déjà. Parce que ton dragon grignotera tes entrailles s’il ne peut assouvir sa faim en dévorant ce monde qui n’est rien autre que son auge.

Pourquoi lui refuses-tu ce festin ? N’as-tu pas compris ton impuissance à être impuissant ?

*Je le sens. Je vais mettre au monde. Et je mourrai en couche.*

Oui

*Je vais mettre bas comme une vieille truie, soufflant tant qu’il y aura du souffle, sous une froide pluie dans un parfum de souffre.*

Oui, et plus encore.

*Je vais disparaître.*

Oui, et mieux encore...

Chevalier. Chevalier, forge la lame de ton honneur. Qu’elle brille sans cesse du sang frais des affronts. Endosse l’armure coulée sur tes muscles rutilants ; articulée par des tendons de haine. Jette ce heaume qui te cache le visage, et brise l’ennemi dans ta mâchoire puissante. Terrifie l’adversaire au simple son de tes pas assurés.

Avance dans la bataille en héros solitaire, et jette à bas les cavaliers au simple vent de ta démarche splendide ; extermine les archers par des traits de dédain.

Tu es parfait, chevalier. Tu es ton propre roi, ton propre peuple, et ta terre s’étend le long de tes marches sans fin.

Le dragon se repaît. Où que tu ailles, tu y es à ta place.

**En conclusion**

Il y avait une fois ou des milliards, peut-être, un homme triste. Il se sentait mordu par la Vie, saigné par cette étrange bête mythique que personne ne savait si bien reconnaître qu'une fois qu'elle montrait ses crocs. C'est à dire que celle-ci, bien qu'elle sembla vouloir sa mort, ne donnait pas pour autant l'impression de vouloir le lâcher.

Aussi, que pouvait-il faire d'autre que de l'en juger sadique ?

*De là, il était trois fois, ou des milliers, celui qui la prit en haine, celui qui décida de l'imiter, et celui qui tenta de questionner la bête.*

Celui-là qui la prit en haine ne fait pas le sujet idéal d'un tel conte ; car il finit par aller à la rencontre de la Mort qui ne trouva qu'à rire de voir venir à elle un mortel aussi volontaire tandis que son pire ennemi y était aussi attaché. Et, écrasant la dernière larme de son fou rire, elle finit par faucher cette pauvre âme en peine. Celui-là vit en sa fin le triste réconfort d'un sadisme plus grand.

Aussi n'était-il que deux fois celui qui devint le monstre d'autrui et celui qui devait un jour le combattre.

Le premier, pour oublier le poids qu'il portait à sa suite, fit pousser ses propres crocs et les planta à son tour dans la jambe de son prochain.

Or la Mort, qui aimait à se balader parmi les vivants, vit un jour passer une chaîne des plus ridicules, formée d'âmes rampantes se mordant les unes les autres ; une lourde chaîne, en effet, pleine de nœuds. Et, l'étonnement passé dans la brume de son

regard, elle se dit qu'elle n'aurait pas, le jour venu, à lever bien haut sa faux pour emporter toute une série d'êtres aussi chétifs. Puis elle se prit à rire de nouveau de sa propre trouvaille quand son esprit retors lui fit penser qu'il serait bon d'aller chercher quelques âmes emportées récemment, de leur rendre mâchoires et dents et de les envoyer alourdir quelques temps la vie des mortels. Il avait été une fois et pour toujours, le deuil.

Aussi n'était-il qu'une fois, ou quelques centaines dans l'éternité, l'homme triste qui questionna la Vie.

Mais c'était chose difficile, parce que la Vie ne parle pas réellement tandis qu'elle possède une infinité de bouches. Peut-être cet homme dut se doter de multiples oreilles, peut-être dut-il plutôt coller son unique oreille à chaque bouche de la Vie l'une après l'autre, et peu importe car il finit par en comprendre le langage.

Qui sait ce qu'il entendit ? Mais il commença bientôt dans une étrange danse à prêter ses membres à la morsure de la Vie.

Et la Mort le vit faire et se raidit d'horreur à ce spectacle. La Mort fut prise d'une révérende peur et alla à sa rencontre entravant sa propre marche de multiples courbettes. Arrivant aux pieds de cet homme, elle y déposa sans un mot la plus belle faux qu'elle possédât, puis, courbée par le respect, elle en prit congé. Alors l'homme, qui semblait maintenant porter la Vie en manteau, ramassa l'instrument.

Et c'est ainsi qu'il était une poignée de fois, ou peut-être une seule à la fin des temps, un splendide guerrier drapé dans un tissu de Vie, qui parcourait des champs d'êtres humains une arme légendaire à la main. Fauchant sans répit les chaînes de la douleur, fabriquant les mailles de son armure avec les gueules de sa récolte, dans la traînée de son propre sang qui n'était jamais épuisé.

C'est ainsi qu'il y eut, ne serait-ce qu'une fois, la liberté.